

Onze nouvelles
Onze auteurs

Onze à la
douzaine
nouvelles

© Editions La Cause du Poulailier
<http://cause.du.poulailier.free.fr>
Porcheres, décembre 2011
ISBN : 979-10-91000-00-0
Dépôt légal : 2° semestre 2011

Auteurs

Evelyne André-Guidici

Nelly Bastide

Monique Belloc

Marie-Hélène Boisier

Mireille Bordes

Laurent Dominguez

Ursula Henschel

Didier Laguette

Fabrice Marzuolo

Jean-Luc Richelle

Pascal Tozzi

Mot de l'éditrice

Onze auteurs se sont réunis pour nous raconter les histoires particulières d'hommes et de femmes en prise avec leurs réalités inordinaires. Comme pour le précédent recueil, *Graviers*, la Cause du Poulailier a retenu pour cet ouvrage des auteurs d'horizons divers qui se sont rejoints dans l'écriture de ce livre. Onze plaisirs fugaces de lecture. Onze tonalités. Onze styles qui nous touchent au vif par leur efficacité. Onze petites histoires, sans thème imposé, sans contrainte de style, ont été retenues pour leur expression authentique et leur originalité.

Ce livre, fort de sa diversité, présente quelques auteurs qu'on avait eu le plaisir de découvrir lors de la parution de *Graviers*, mais aussi des écritures nouvelles, notamment celles d'écrivains amateurs qui ont répondu nombreux à notre appel publié dans la revue

trimestrielle « Les hésitations d'une mouche ».

Les personnages qui peuplent ce recueil sont comme nous. Ce ne sont pas des monstres. Pas des héros. Ce sont des gens ordinaires que tout prédestine à habiter un monde normal. Mais leurs vies rencontrent à un moment un dérèglement, un dérangement, une sorte de vice de forme qui les retournent. Et tout d'un coup, dans ces parcours qui semblaient *apriori* aussi linéaires que n'importe quels autres, plus rien ne va de soi. Les rouages de la machine se sont enrayés et leur univers familier a basculé dans une zone secrète de l'imaginaire où s'enracine une menace, une douleur, un souvenir, un fantasme. Ils sont prêts à entrer sans vergogne dans l'illégalité, dans l'immoralité ; ils se laissent saisir par le mystère ou par la nostalgie ; ils se révèlent soudain là où on ne les attendait pas ; ils deviennent cruels, idiots, égoïstes, drôles, peureux ; ils dévoilent leur malveillance, leur servilité, leur cynisme ou tout simplement leurs cicatrices.

Comment deux marginaux en viennent-ils à monter une entreprise de salut public ? Le jeune couple pourra-t-il résoudre ses problèmes intimes de pouvoir ? Où est passé Marcel Hamilcar ? Est-ce qu'on reverra les passagers du paquebot retardataire ? Quelle sera la belle surprise de cette Saint-Valentin ? Est-ce qu'un dernier thé peut tout changer ? Où disparaissent les enfants de pépé et mémé certains dimanches ? Comment se débrouiller en milieu hostile

quand on a une balle dans la tête ? Patrick Simon a-t-il vraiment gagné la bataille du progrès ? Que restera-t-il après le passage du redoutable Parti d'En Rire ? Jusqu'où peut mener le goût immodéré pour les abats ?

En se frayant un chemin à travers la densité de ces onze récits tout en tension, le lecteur découvrira des êtres qui ne sont finalement pas si ordinaires. Des êtres singuliers à la psychologie souvent trouble. Des êtres parfois écartelés et fuyants. Qui traînent des blessures ou souffrent peut-être seulement de leur fantaisie. Des êtres énigmatiques portant la charge de leurs défauts, de leur passé ou de leurs frustrations. En pénétrant petit à petit leur espace où le réel se fond au mystère, chacun finira par y reconnaître un peu de ses propres secrets, de ses propres peurs, de ses propres fantasmes, chacun se rappellera que la frontière entre le vrai et le faux ne tient qu'à un fil et que, dans la vie comme dans l'imaginaire, ce qui advient au final est bien rarement ce qui était attendu.

Maryse Belloc
La Longée, décembre 2011

Vignette de piéton

Ursula Henschel

Seyssinet

Cela faisait plusieurs heures que j'errais dans les rues, j'étais fatigué et pour tout arranger il commençait à pleuvoir. Il fallait trouver un abri : finalement je découvris un passage couvert sous un métro aérien. Je m'y engouffrai, soulagé.

Une fois habitué à l'obscurité je découvris un clodo, confortablement installé sur toutes sortes d'emballages, en train de mordre dans un gros sandwich. Il me regarda un moment en silence, puis me dit :

- T'as les crocs, ça se voit, installe-toi, le sandwich est assez grand pour nous deux.

Sans attendre, il avait coupé le pain en deux et m'avait fait une place dans son nid d'emballages. Nous avons mangé un moment en silence, puis le clodo a dit :

- Dommage qu'on n'ait rien à boire.

Je me souvins du billet de 5 euros que j'avais senti dans ma poche revolver en m'asseyant.

- Tiens, cela a échappé à la fouille, si tu veux acheter une bouteille... Il prit le billet, mais avant de partir il dit encore :

- Je m'appelle Golo.

- Moi, c'est Eric.

Une fois vidée la bouteille, nous nous sommes allongés, un peu somnolents. Je me sentais extraordinairement bien. Au bout d'un moment Golo se tourna vers moi :

- Qu'est ce qui t'est arrivé? Remarque, si tu ne veux pas en parler, ça ne me gêne pas.

Je ne demandais pas mieux que de lui raconter mon étrange matinée, peut-être cela m'aiderait à y voir plus clair moi-même.

En me réveillant j'ai eu tout de suite le sentiment que la journée allait être moche et, en ouvrant complètement les yeux, j'ai su pourquoi : Caligu1a, mon chat, était sur mon lit, ce qui est interdit et il me léchait le visage, ce que je déteste. Je l'ai éjecté sans ménagement, mais cela ne m'a pas mis de meilleure humeur. En prenant le métro pour aller au boulot, nouveaux embêtements : tout le monde me regardait d'un drôle d'air. Je vérifiai si je n'avais pas un bouton sur le nez : rien. Un type, en de face moi, sortit son téléphone portable et tout en me fixant parla un bon moment.

Ouf, voilà ma gare. A la sortie il y avait un contrôle de vignettes de piéton. Je savais que cela existait, mais c'était tout de même très rare. De temps en temps les flics coupent une mèche trop longue à un adolescent, car la vignette doit être bien visible sur le front, à droite. Aujourd'hui, ils m'ont arrêté au passage :

- Veuillez vous ranger sur le côté, m'ont-ils dit, comme si j'étais un automobiliste en excès de vitesse.

- Veuillez nous suivre au commissariat.

Impossible de savoir de quoi il s'agissait, ils me disaient seulement : Vous devez bien le savoir. Au commissariat, cela a duré un moment avant qu'ils me disent que je n'avais pas de vignette. Je n'en revenais pas. Naturellement ils ne m'ont pas cru quand je leur assurai que je l'ignorais.

- Vous vous êtes bien rasé devant la glace ce matin.

Je n'avais fait attention qu'à mon rasage, mais lorsque je leur ai dit que je ne me rasais pas le front, ils ont cru que je me fichais d'eux et j'ai reçu un gnon dans l'estomac qui m'a fait voir trente-six chandelles. Finalement, ils m'ont demandé de vider mes poches. Après avoir téléphoné à la banque où je travaille, ils se sont radoucis. Ils m'ont rendu les clés de mon appartement et ma carte magnétique pour entrer dans la banque puis ils m'ont donné une liste de treize documents : livret de famille, vaccination, certificats scolaires, impôts, gaz... et je ne sais quoi encore, je devrais les présenter dans les deux jours, moyennant quoi ils me réimprimeront une nouvelle vignette.

Soulagé, je me suis rendu à mon travail. Quand j'ai introduit la carte magnétique qui ouvre la grande porte blindée, je n'ai eu qu'une inscription lumineuse : *Hors planning*. Depuis, j'ai erré dans la ville, n'osant même pas entrer dans une boulangerie.

Au bout d'un moment, j'ai ajouté : Je ne sais pas si tu me crois, mais j'ignorais complètement que ma vignette avait disparu et je ne comprends pas ce qui

s'est passé.

Golo avait écouté mon histoire avec intérêt sans montrer le moindre étonnement. Visiblement, il ne doutait pas de la véracité de mon récit. Au bout d'un moment de réflexion il dit :

- Tu es sûr qu'hier tu l'avais ta vignette ?

Je réfléchis

- Hier, je passais aussi inaperçu que toujours dans le métro, alors qu'aujourd'hui j'avais attiré tous les regards.

- Tu sais que ton cas est vachement intéressant ?

- Comment ça ?

- Ben, il y a des centaines de gens qui aimeraient bien pouvoir se débarrasser de leur vignette.

- Mais pourquoi ?

- Je crois que tu ignores tout de ce qui est inscrit de façon invisible sur cette vignette. Tu crois qu'elle dit simplement que tu as payé la taxe annuelle ! Tu n'y es pas du tout. En dehors de ton état civil et militaire, ils peuvent y lire si tu as fait de la prison, si tu es en faillite, si tu milites dans un parti politique ou dans un syndicat, si tu as des relations à l'étranger, tes dernières maladies et je ne sais quoi encore. Alors tu comprends que certaines gens aimeraient bien effacer ce témoignage indélébile.

Je n'en revenais pas. Je suis un citoyen trop ordinaire pour soupçonner que nous soyons ainsi surveillés à notre insu.

- D'abord il faudrait savoir comment ta vignette s'est

fait la malle entre hier et aujourd'hui. Voyons, souviens-toi exactement de tout ce que tu as fait depuis que tu es rentré du boulot hier soir.

Ma vie est plutôt monotone, je n'aurais pas de difficultés à me remémorer les événements d'hier soir, si semblables à ceux de tous les jours.

- En sortant du métro je suis rentré chez moi, pour chercher Caligula, j'avais rendez-vous chez le véto pour une piqûre. Après je suis rentré, lui ai donné son bol de lait, ai fait cuire mes spaghetti à la bolognaise, puisque c'était un jour pair, les jours impairs c'est du risotto. Après la vaisselle je me suis fait un polar à la télé, puis je me suis couché. C'est tout.

- Donc tu t'es réveillé le lendemain matin et ton chat t'a léché le visage. Cela ne m'étonnerait pas que ce soit la bave du chat qui soit venue à bout de la vignette indélébile.

Au bout d'un moment de réflexion il dit encore :

- Etait-ce la première fois que ton chat te léchait ?

- Evidemment non.

- Donc, si c'est lui, c'est la piqûre qui a agi. Sais-tu que ton chat m'intéresse vachement ?

Et il m'a demandé si je voulais bien lui montrer mon chat. Etait-ce une façon de s'introduire chez moi ? Golo m'avait fait bonne impression et je dis sans hésiter :

- Tu n'as qu'à venir chez moi, mais je te préviens, mon chat est très sauvage.

- Ne t'en fais pas pour ça, dit-il en souriant.

C'était le soir quand nous sommes arrivés chez moi. J'ai invité Golo à partager mon risotto, c'était la moindre des choses et je pensais que Caligula, qui s'était caché quelque part sous un meuble, allait peut-être se montrer à la longue. Je ne me souviens pas de quoi nous discussions tout en mangeant quand je levai les yeux et vis Caligula confortablement installé sur les genoux de Golo. Je n'en revenais pas. Golo sourit :
- Ils sont comme ça les chats, quand tu ne t'occupes pas d'eux, ils viennent te faire la cour.

Au cours de la soirée il était arrivé à ce que Caligula lui lèche le visage et je n'en crus pas mes yeux, toute trace de vignette avait disparu en un instant. S'admirant devant la glace de la salle de bain Golo dit :
- C'est bien la bave du chat qui efface les vignettes. Sais-tu que tu possèdes là une mine d'or?

Je n'y comprenais rien.
- Si tu veux bien, je t'expliquerai tout ça demain, mais maintenant je vais me coucher.

Si j'avais craint un bref instant, sous le métro, qu'il ait l'intention de s'incruster, je m'étais complètement fourvoyé. Il refusa catégoriquement l'offre que je lui fis de dormir sur le divan et par la suite, tout au long de notre collaboration, il n'a jamais passé une nuit sous mon toit.

Il revint le lendemain matin. De toute façon je ne pouvais pas aller travailler avant d'avoir réglé le problème de la vignette. Il n'avait pas fini de m'étonner.

- Je te propose ma collaboration pour un trafic qui nous rendra riches tous les deux en un rien de temps. Je sais que toi, tout seul, tu serais incapable d'organiser tout ça. Et il m'expliqua son plan : Il y a des tas de gens qui désirent retourner dans l'anonymat ou s'acheter un nouvel état civil. On les fera venir et, moyennant finances, ils se feront lécher par Caligula. Je vais le dresser pour qu'il réagisse comme il faut.

Par la suite tout s'est déroulé selon le plan de Golo : Caligula avait été dressé à lécher les visages, travail pour lequel on le récompensait chaque fois par un morceau de foie ou une sardine.

Que notre affaire fût illégale ne semblait pas gêner Golo. Il mit une annonce sur Internet : *Vous avez des problèmes de vignette de piéton, un spécialiste est prêt à vous assister dans vos démarches.* Suivait un numéro pour nous contacter. Presque immédiatement nous eûmes la visite d'un client. Golo l'examina, il avait l'air complètement fauché.

- Si vous nous trouvez des clients, on vous traitera gratuitement.

Nous n'avons pas eu à regretter ce marché. Jamais plus nous n'avons fait appel à Internet, le téléphone arabe, ou plutôt le téléphone des marginaux marchait à fond. Les clients arrivaient par dizaines et Golo faisait le prix pour chacun. Il ne se trompait jamais dans l'estimation des possibilités de nos clients. Quelquefois Caligula travaillait pour 10 euros, mais souvent Golo faisait payer très cher. Parfois j'aurais eu tendance à

faire des rabais. Mais Golo me rappelait toujours à l'ordre. Ainsi il avait demandé un jour 300 euros à un bonhomme adipeux qui s'est mis à geindre, il ne pourrait jamais réunir une telle somme. Moi j'aurais fait un rabais, mais Golo lui dit en souriant :

- Ce n'est pas grave, revenez quand vous aurez réuni la somme, mais prenez rendez-vous, nous sommes très pris.

Le bonhomme a sorti une grosse liasse de billets de sa poche, si grosse qu'elle n'avait pas diminué sensiblement une fois qu'il nous avait donné les 300 euros.

Comme nous travaillions uniquement pour du comptant, nous avons fini par avoir des monceaux de billets partout. Nous ne les comptions même pas quand le soir nous nous mettions à table. Nous nous plaisions bien ensemble et avions toujours des tas de choses rigolotes à nous raconter. Un jour, j'en avais oublié les pâtes qui avaient brûlé. Lassé de gratter, j'avais jeté la casserole à la poubelle. Alors Golo a suggéré : Pourquoi on s'embête à faire la cuisine, nous avons tout de même de quoi aller au restaurant. C'est ainsi que commença la période caviar.

Les billets traînaient partout dans l'appartement. On avait rempli les boîtes de café et de sucre, puis les casseroles et les cuvettes. On avait commencé à mettre des billets dans la baignoire, mais comme cela nous empêchait de prendre notre douche, j'avais acheté une lessiveuse. Le plus grand modèle. Le quincaillier m'a

regardé avec compassion, il pensait sans doute aux braillements de ma nombreuse famille.

Nous prenions le repas du soir ensemble et ensuite Golo s'en allait. Je n'ai jamais su où il se rendait. Au début de la période caviar nous nous sommes fait les petits restaurants du quartier. Un jour nous avons eu envie d'aller voir ailleurs. Nous avons commandé un taxi qui nous a déposés devant un restaurant de luxe. A partir de ce jour, nous testions tous les soirs les restaurants réputés des divers quartiers. Un jour Golo a demandé : As-tu déjà tâté du caviar ? Cela ne m'était jamais venu à l'idée mais, à partir de ce jour, nous nous sommes mis à goûter les différentes sortes de caviar.

J'avais pris une année sabbatique, mais je ne pouvais pas imaginer reprendre un jour la routine à la banque. La vie avec Golo, nos clients, notre lessiveuse pleine de billets tout cela était tellement plus intéressant que je me demandais comment j'avais supporté la monotonie stupide de ma vie d'avant.

La lessiveuse était pleine à ras bord. Quand nous soulevions le couvercle les billets s'échappaient et se répandaient dans la pièce. Nous étions en train de nous demander quel autre réceptacle recevrait désormais la manne, quand il arriva quelque chose d'inattendu : un de nos clients, en vérifiant son visage devant la glace qui était installée à cet effet à la sortie, nous dit que sa vignette n'avait pas été enlevée correctement. A notre grand étonnement c'était vrai. Quand nous avons incité Caligula, qui ces derniers

temps était devenu bien paresseux, à lécher le client une deuxième fois, il n'y a eu aucun résultat. Perplexité ! Nous avons fermé la porte à clé et mis une pancarte : *Fermé pour congés payés*.

Puis nous avons réfléchi. Pas de doute, la piqûre n'agissait plus et Caligula était redevenu un chat ordinaire. De plus, il était indolent et avait l'air épuisé.

- Nous le faisons trop travailler, il faut qu'il se repose.

Les jours suivants nous lui tenions compagnie, c'est à peine si nous nous éloignons rapidement pour le repas du soir. Caligula, qui jadis avait été un chat agressif et hypernerveux, restait pelotonné dans un coin, à somnoler.

- Il faut l'amener chez le véto, peut-être une deuxième piqûre le remettra sur pied.

Quand le véto a examiné Caligula en lui ouvrant la bouche, horreur, nous avons entendu un petit cliquetis : une dent était tombée. Le véto, très étonné, secoua la tête. Puis il chercha le dossier du chat et le feuilleta avec attention. Il avait l'air très embêté.

- Votre chat souffre de sénilité, je ne comprends pas, il n'a que six ans. Serait-ce l'effet de la piqûre que je lui ai faite il y a quelques mois ? Le médicament a été retiré du marché pour cause de séquelles imprévues. Et, sur la défensive, il ajouta : Je suis couvert, le produit était légal quand je l'ai injecté. Je suis vraiment désolé.

- Dites-nous ce qu'on peut faire pour le guérir !

- Il n'y a rien à faire, si on comptait en âge d'homme, votre chat serait actuellement dans l'état d'un vieillard

de 90 ans. La seule chose que vous pouvez faire pour lui, c'est de le laisser tranquille. Il mourra sans douleur, il s'endormira un jour pour ne pas se réveiller, peut-être fera-t-il de beaux rêves.

J'étais effondré, j'étais attaché à ce chat, je l'avais aimé bien avant qu'il ne nous apporte le pactole. Golo avait également l'air triste, mais pour me remonter le moral il me dit :

- Ne t'en fais pas, on va trouver autre chose, peut-être y a-t-il un autre chat qui pourra faire le travail de Caligula, les chats sauvages ne manquent pas dans la rue, je réussirai à en dresser un.

Pour la première fois je me suis mis en colère contre Golo :

- Tu veux gagner de l'argent en volant des années de vie à un chat, ce sera sans moi.

- Calme-toi, dit-il, on en reparlera demain. Et il partit comme tous les soirs.

Le lendemain il n'est pas venu, ni le surlendemain. Était-il si fâché que ça? Je n'avais plus l'habitude de passer la journée tout seul et quand le taxi arriva pour nous amener au restaurant, je le renvoyai. Manger dans un grand restaurant tout seul était au-dessus de mes forces.

Les jours suivants je me suis mis à la recherche de Golo. J'ai fait tous les ponts et passages souterrains : je le soupçonnais de ne jamais les avoir quittés tout à fait. C'est sans doute là qu'il passait la nuit. Rien ! Avait-il quitté la ville ? Était-il en train de lancer une autre

affaire ailleurs ? J'étais sûr qu'il ne recommencerait pas à travailler avec des chats, il n'aurait pas voulu me faire de la peine. Je me disais qu'il reviendrait un jour pour chercher sa part du contenu de la lessiveuse, mais au fond de moi je savais que ce n'était pas vrai, que pour lui, une fois l'aventure terminée, il passerait à autre chose sans se soucier de l'argent.

Je n'avais plus envie de caviar et je me mis à retourner dans les troquets du coin. Finalement j'en suis revenu à mes spaghetti risotto. J'ai aussi repris le travail à la banque. Tous les matins, j'ai un petit pincement au cœur quand j'entre dans le métro, je sors vite mon petit miroir de poche, pour vérifier que ma vignette de piéton n'a pas disparu.

Quelquefois le soir je repense à la période caviar et alors je me dis : Tu es tout de même capable de faire autre chose que d'attendre ta retraite à la banque. Avec Golo tu as fait tes preuves. Il faudrait que j'entreprenne quelque chose. Je possède une fortune dans une lessiveuse, même si elle ne m'appartient qu'à moitié. Mais je sais que je n'y toucherai pas, je n'ai pas moins de grandeur d'âme que Golo. Je sais qu'il a définitivement tourné le dos à ce chapitre de sa vie et qu'il ne reviendra jamais. Pour moi également la période caviar restera unique. Une idée étrange me fait sourire : les familles ont toujours un album de photos pleins de souvenirs, moi c'est une lessiveuse pleine de billets.

Chacun son tour

Didier Laguet

Parempuyre

Le voyage pour la Thaïlande était enfin bouclé et les dates arrêtées pour le départ et le retour. Les jeunes mariés avaient rendez-vous l'après-midi même à l'agence de voyage pour les dernières formalités et surtout pour le règlement de leur séjour. Il avait été convenu que Patricia payerait avec sa carte gold international. Elle gérait au mieux le compte en commun et décidait toujours du moment et du choix pour les gros achats. L'acquisition de l'appartement deux ans auparavant, avait été menée par elle, de main de maître, de la recherche à la signature chez le notaire.

Christophe, d'un naturel rêveur, se laissait porter par le dynamisme de sa charmante épouse. Depuis quelques mois pourtant son caractère avait changé. Il ne supportait plus certaines réflexions et attitudes de Patricia.

L'achat de deux nouveaux canapés de trois places chacun pour leur grand salon, fut le déclencheur du changement d'humeur de Christophe. Il suivit sa femme dans tous les magasins d'ameublement de la ville, écouta les offres des vendeurs avec leurs marchandages étonnants pour baisser les prix en un rien de temps. Patienta de longs moments durant

lesquels son épouse essayait les différentes sortes de canapés, en cuir ou en tissu. Bien entendu c'est elle-même qui décida du modèle, de la couleur, de la forme et du mode de paiement. Tout cela aurait pu être un achat bien réfléchi et un investissement mûrement calculé si la disposition de ce mobilier n'avait pas indisposé Christophe une fois son installation terminée dans leur appartement.

La maîtresse de maison plaça en L les deux canapés face à la télévision, écran plat immense également. Elle s'installa sur celui qui se trouvait face à l'écran de télé sans demander l'avis de son mari. Passionnée de films et de reportages, elle pouvait ainsi en position allongée regarder toute à son aise ses programmes préférés.

Elle argumenta sa décision et donc son choix en invoquant le peu d'intérêt que son mari éprouvait pour le petit écran. Il est vrai que Christophe préférait partir au lit pour lire des romans policiers qu'il dévorait chaque soir.

Patricia exerçait le métier de *commerciale* pour une société de produit de beauté. Elle disposait d'une voiture de fonction et de bien d'autres avantages grâce au comité d'entreprise : des places de cinéma, de théâtre, des entrées au musée ou aux parcs d'attractions avec des réductions importantes et également des remboursements annuels pour un voyage long courrier.

Quant à lui, nouvellement embauché comme contrôleur dans le tram de la ville, il ne disposait pas

encore de toutes ces facilités. Son métier lui plaisait. Jeune, il rêvait d'être conducteur de train, de pouvoir emmener tous ces gens en vacances l'été mais aussi tous les matins au boulot. Ses horaires lui convenaient car à 18h30, trois fois par semaine, il s'entraînait avec ses collègues de football. Le président du club local avait réussi à le pistonner pour trouver ce travail. Son épouse, là aussi, ne comprenait pas quel plaisir il pouvait trouver à pousser un ballon et à essayer de l'envoyer dans les filets adverses. Patricia détestait le sport, les sportifs en général et les clameurs de la foule et des commentateurs à la télé. Pour la faire hurler de colère, il suffisait d'aborder le sujet des salaires des joueurs de football professionnels.

Cela faisait huit ans maintenant qu'ils s'étaient rencontrés à une soirée d'anniversaire organisée par le meilleur ami de Christophe. Ils se plurent de suite et avaient passé toute la fête ensemble à parler à l'écart. Cela se remarqua bien sûr et c'est tout simplement qu'ils décidèrent de se revoir, de sortir ensemble, de s'aimer, de vivre ensemble et pour finir de se marier.

Au bout d'un an de mariage, ils avaient fait l'acquisition, ou plutôt *elle* avait décidé et trouvé un appartement à un prix raisonnable et obtenu un crédit sur 20 ans à des taux intéressants. L'emprunt était à 100% sur deux têtes, idée de Patricia après une étude des risques au cas où quelque chose arriverait. Pour cette décision, elle avait reçu l'aval de son mari sans sourciller.

L'agence de voyage, ce samedi après-midi, était bondée. Les vacances de fin d'année approchaient. Les clients se pressaient au comptoir pour les réservations de congés aux sports d'hiver et, comme notre couple, pour des contrées lointaines et ensoleillées. Quand leur tour arriva, Christophe et Patricia durent jouer des coudes pour trouver une place à une petite table équipée d'un micro-ordinateur et d'une employée. Patricia, à son habitude, vérifia tous les horaires d'avions, les pré-acheminements et les confirmations des chambres dans les hôtels réservés. Elle compara le total du prix avec ses propres estimations. Rapidement, le chauffage de la boutique aggravé par le nombre important de clients incommoda la future voyageuse qui, au moment de payer, se trouva mal. Son mari la réconforta et l'aida à s'asseoir dans un coin un peu plus calme. Patricia lui donna sa carte et son code pour le règlement de leur voyage. Une fois le paiement effectué, ils sortirent pour prendre un rafraîchissement à la brasserie du centre commercial. Christophe, comme à son habitude, était resté à côté de sa femme sans mot dire pendant les trente minutes passées à l'agence de voyage. Il n'avait pas réagi pour la réservation des sièges dans l'avion. Comme l'année passée, elle avait choisi une place côté couloir pour elle et lui se retrouvait au milieu. Passer douze heures coincé entre deux personnes ne lui plaisait aucunement. Pourtant, encore une fois, il s'était résigné à ne rien dire.

Un souvenir désagréable lui revint en mémoire qui s'était passé dans cette même brasserie lors de leur retour de vacances aux Maldives. Patricia adorait se faire bronzer des heures sur un transat à la plage, alors que lui prenait son masque tuba et ses palmes pour nager et observer les fonds marins magnifiques. Impossible pour lui de lézarder en plein soleil sur la plage. Le résultat au retour de vacances les différenciait énormément. Lui, avait juste le dos cuivré alors que le corps de son épouse était doré de la tête aux pieds.

Retour des Maldives. Ils déjeunaient donc ensemble dans ce même restaurant quand une amie de son épouse s'était arrêtée pour les saluer.

- Ouah Patricia que tu es bronzée, d'où reviens-tu ? s'exclama son amie.

- Nous revenons juste des Maldives

- Pourquoi ? Vous étiez ensemble ? Je croyais que Christophe était resté ici... vu la couleur de sa peau...

- Ah oui, tu as raison, il préfère patauger toute la journée à admirer des poissons et leur donner à manger du pain ! Il a juste le dos de bronzé. Elle avait rigolé sans discrétion.

Beaucoup de méchantes choses et de mauvaises pensées habitaient l'esprit de Christophe en ce moment. Il s'interrogeait sur ses sentiments pour son épouse, sur lui-même qui peut-être s'ennuyait. Il rejeta l'idée d'une jalousie naissante envers sa propre femme. Pourquoi ces réactions et ces idées noires ? L'aimait-il

toujours ? Il valait mieux reléguer ces questions à une autre fois. Il avait peut-être tout simplement besoin de vacances

- Cette année je ne prends que des euros en liquide. Je les cacherai avec mes soutiens-gorge dans mon sac que je fermerai avec un cadenas dans la chambre. J'ai ma carte bleue si je veux payer avec dans les magasins, décréta Patricia avant le départ.

- Moi, répondit son mari, je choisis les traveller's chèques en euros. Je préfère payer une taxe pour le change et si on me les vole, je pourrais me faire rembourser.

Leur séjour à Bangkok se passa en visites des temples, en balades à travers la ville, à la découverte des innombrables marchés de jour et de nuit. Ils se séparèrent une journée, car Patricia voulait faire les magasins pour elle et Christophe de son côté se rendit au National Stadium pour acheter des maillots de football dans les magasins qui se trouvaient autour du stade. De retour à l'hôtel, ils déballèrent sur leur lit toutes leurs emplettes. Des paires de chaussures, des chemisiers, des jupes, des jeans et une multitude de bijoux fantaisies et montres pour Patricia. Elle était comme une gamine au soir de Noël à la vue de tous ses cadeaux.

- En plus, tu peux pas savoir le marchandage que j'ai fait. Je suis bonne, je suis bonne !!!!! dit-elle en sautillant de joie.

- Je te crois, répondit poliment son mari.

- Et toi avec ton mauvais anglais et ta timidité, pour faire baisser les prix, je parie que tu t'es fait avoir, lui lança-t-elle.

- Pourquoi tu dis ça ? Je me suis débrouillé comme d'habitude et c'était vraiment pas cher, alors, j'ai pas eu besoin de marchander, dit-il un peu penaud.

- Tu as tort. En Thaïlande, le marchandage c'est automatique et t'es pas gavé de fric pour te permettre de faire différemment. C'est tout.

Christophe ne continua pas sur ce terrain et rangea ses achats dans son grand sac de voyage. La suite et la fin de leurs vacances se situaient dans le sud du pays au bord de l'océan. Un hôtel en bord de mer avec piscine et chambre donnant sur la plage était réservé. Une semaine de repos, de bronzage, de baignade et surtout de calme après la pollution, les embouteillages et le bruit omniprésent de la capitale.

Leur surprise fut totale. L'hôtel était en travaux de rénovation. Des échafaudages, des camions, des ouvriers portant des parpaings et le bruit d'une bétonnière qui fonctionnait à l'entrée de l'établissement.

- C'est quoi ce bazar ? s'exclama Patricia.

- T'es sûre que nous sommes bien au bon hôtel ?

- Ben oui, tu me prends pour une imbécile ou quoi ? Si tu veux, tu n'as qu'à aller te renseigner, toi qui parles anglais couramment. Moi je reste ici. Allez vas-y ! Reste pas planté là ! Tu vas prendre racine.

Sans répondre il se dirigea vers la réception avec les

papiers de réservation. En fin de compte, il n'y avait que la façade de l'hôtel et du restaurant qui subissait des réfections. Une demi-heure plus tard, ils avaient pris possession de leur chambre avec un immense balcon qui offrait une magnifique vue sur l'océan.

- Finalement tu as juste présenté les papiers et ils t'ont amené dans la chambre. Tu n'as pas eu à baragouiner ton superbe anglais ? lâcha l'épouse.

- J'ai fait ce que je devais faire c'est tout.

- C'est vrai que l'innovation ou l'étonnement c'est pas ton genre !

Le lendemain matin après un copieux petit déjeuner appelé American Breakfast comme ils aimaient, ils étaient sur la plage. Encore un sujet de dispute car Patricia choisissait toujours les places des transats. Cette fois-ci encore, elle ne dérogea pas à la règle. Elle posa sa serviette de l'hôtel sur le siège le plus près du passage pour venir ou repartir de la plage. Celui de Christophe serait à l'ombre dans à peine une heure et il serait obligé de le décaler. Heureusement qu'il passait son temps dans l'eau. Il savait pourquoi sa femme préférait se faire bronzer tout près de l'hôtel. Elle avait un corps parfait et aimait le montrer. Elle pratiquait le monokini et portait un string qui affolait bon nombre d'hommes. Pour couronner le tout, son transat était situé juste devant un lourd panneau qui affichait les menus du restaurant de l'hôtel.

Christophe préféra prendre son masque, son tuba et ses palmes pour profiter des fonds marins

thaïlandais. Le temps était capricieux et un vent assez fort se levait venant de la terre.

Patricia était aux anges. Cela faisait deux heures qu'elle profitait de la chaleur tant convoitée. Le vent fort la rafraîchissait. Il était temps de changer de position pour lire. Comme d'habitude son mari ne pourrait pas lui passer de crème dans le dos. Elle réussit à se débrouiller toute seule pour étaler la crème sur son corps. Le roman policier, unique lecture pendant l'année, acheté à l'aéroport de Roissy, fut sorti de son sac. Elle sentait les regards appuyés des hommes qui s'intéressaient longuement au différents menus affichés sur le panneau. Elle était sûre que son string faisait loucher certains.

Un moment elle se retourna et chercha à apercevoir son mari. Elle crut distinguer son tuba rouge au loin. Quel plaisir pouvait-il trouver à patauger, comme elle disait, des heures pour espérer surprendre des poissons ? Ce fut sa dernière pensée pour son mari et pour toujours. Un coup de vent beaucoup plus violent souffla de la petite ruelle vers la plage. Le panneau en gros bois des menus du restaurant s'écrasa sur le transat situé à deux mètres. Le choc fut violent et les cervicales de la touriste se cassèrent net sous le poids. Mort immédiate. Aucune souffrance ou étonnement de la lectrice. La plus belle partie du corps de la touriste resterait gravée aux yeux des secouristes de l'hôtel qui déclarèrent, que le panneau d'affichage, n'était pas assez enfoncé dans le sable et que

normalement personne ne se mettait si près de l'entrée de l'hôtel et de la plage.

Un scooter des mers alla au devant du mari pour le ramener à terre et constater le décès de son épouse.

La réaction de Christophe à la mort de sa femme fut un sentiment de colère. Elle méritait pleinement ce qui lui était arrivée. Drôle de réaction, se disait-il en y réfléchissant le soir même. Pas de larmes quand il s'était retrouvé seul pour se coucher. Avant de ranger les affaires de sa femme, il récupéra les euros bien cachés dans les sous-vêtements et surtout empocha la carte gold dont le code lui était vite revenu en mémoire. Il lui restait encore cinq jours avant le départ. Les parents de Patricia, prévenus, avaient tenu à tout organiser pour le transfert du corps de leur fille. Même là, il ne s'était occupé de rien. Normalement le cercueil serait convoyé sur le même vol que le sien.

Les vacances se terminaient bientôt. Christophe allait profiter pleinement de son veuvage grâce aux euros de son épouse. Il commença par un retrait important au distributeur automatique avec la carte gold, le jour même de la disparition de sa pauvre et tendre femme. Il reviendrait avec plus d'argent qu'il n'en possédait au départ. Sa vie allait changer.

Pour preuve la place côté couloir pour le voyage retour. Une fois bien installé, une hôtesse de l'air au courant de son malheur, vint lui présenter au nom de tout l'équipage ses sincères condoléances. Christophe réfléchissait aux avantages de sa nouvelle situation.

Sans oser ébaucher un sourire, il se rappela que le prêt de leur appartement allait de lui-même être remboursé. Propriétaire sans mensualité à payer grâce au décès de son épouse. Est-ce que ce n'était pas un bon départ pour une vie meilleure ?

Avant l'arrivée des plateaux repas, la même hôtesse revint le voir. Elle lui proposait de faire le voyage en première classe. Une place restait disponible. Bien entendu il accepta. La chance lui souriait. Une coupe de champagne lui fut servie dès son installation. Le repas arriva quelques minutes après. Le plat principal aux multiples épices lui fit monter des larmes aux yeux. Discrètement avec sa serviette, il essuya ses larmichettes. L'hôtesse, aux petits soins, lui effleura l'épaule et lui murmura qu'elle était de tout cœur avec lui et qu'elle partageait sa peine.

Christophe acquiesça d'un mouvement de la tête. Intérieurement il jubilait. Jamais il n'avait reçu autant d'attention de la part des autres.

Il s'imagina sa femme dans la position de choix où elle se trouvait, couchée dans la soute. Lui aussi pouvait à loisir s'étendre à son aise et en plus en première classe. Il pourrait à partir de maintenant faire ce que bon lui semblerait. Voyager côté couloir, parler son anglais, ne pas se faire bronzer, marchander ou non et récupérer le canapé pour lire ou regarder la télévision.

L'avenir s'annonçait radieux. A chacun son tour de prendre des décisions, dorénavant cela sera à chacun

mon tour pensa-t-il en mettant son masque sur les yeux pour dormir paisiblement.

Le roi du boudin

Mireille Bordes

Coutras

C'était ma première affaire. J'avais eu mon diplôme quinze jours plus tôt et le cabinet d'avocats qui m'avait embauché m'avait chargé de m'en occuper en tant que « commis d'office ».

Neuvic, maison d'arrêt, cellule du prévenu n° 205. Valentin était mon premier client. J'avais épluché son dossier de fond en comble pendant trois jours et trois nuits. Il avait d'abord déclaré qu'il n'avait pas besoin d'un avocat, qu'il était capable de se défendre tout seul. Puis il avait quand-même accepté de me recevoir. Il m'avait accueilli plutôt fraîchement mais il était entré tout de suite dans le vif du sujet :

- D'abord, je vous préviens, faut pas croire un mot de tout ce qu'on a dit ; rapport à la disparition de Marcel, je suis plus blanc qu'une tête de cochon sur un plateau de porcelaine.

- Je ne demande qu'à vous croire, mais vous devez reconnaître que la rumeur ne vous donne pas le beau rôle, ni à la maison d'arrêt, ni à Coutras, dans cette histoire sinistre... Je peux vous aider. Je vous promets que je peux vous sortir de là. Mais êtes-vous sûr que vous êtes prêt à tout me raconter?

- On crache beaucoup de conneries, à mon sujet, ça je sais ; ça y va les ragots ! Les commères, elles

colportent pas que des radis et des moules pas fraîches dans leurs caddies... et il y a beaucoup de jaloux et de faux-jetons.

- Certes, mais il est remonté à mes oreilles que les détenus ne voulaient pas partager votre cellule ; ils vous craignent ; ils vous appellent « le saigneur de Coutras ». Pourquoi ? D'où vous vient cette réputation sulfureuse ?

- Bon dieu ! Regardez-moi ! Est-ce que j'ai une tête de fou furieux échappé de l'asile ? Vous savez, je suis un commerçant honnête, paisible. Je suis charcutier-traiteur. Etabli à Coutras comme l'étaient mes aïeux. Mon arrière-grand père, il fabriquait le meilleur boudin de la région et moi, j'ai eu la médaille d'or de la Foire agricole de Paris ! Hé oui ! Vous voyez, j'ai bien rempli ma vie. J'ai pignon sur rue, un commerce qui marche, une vie bien réglée. Je ne dois rien à personne !

- En somme, vous me dites que êtes victime de calomnies ; la Justice, les Coutrillons, les malheureux résidents de cet établissement pénitentiaire, tous vous font un faux procès ; comment se fait-il que vous vous soyiez retrouvé dans une si mauvaise posture ? Allez, racontez-moi....

- Voilà, le samedi matin, je vends au marché, dans la Halle, sur la place de l'hôtel de ville. Vous connaissez ?

- En effet, je vois très bien ; une bien belle petite place, avec ce fameux puits Henri IV et la Mairie style Empire...

- Ouais, ben la Halle, c'est pas une folie architecturale,

ce bâtiment...

- Vous savez... En Afrique sahélienne, la folie architecturale c'est de laisser une famille sans case !

- Oh, ça va ! Votre Afrique Sahélienne, je connais peut-être pas, mais j'ai pas toujours fait dans la tripaille, moi ; j'ai voyagé ! Et j'ai connu l'aventure, les dangers, la faim, la guerre !

- Vous ?

- Ouais, comme je vous le dis. J'ai même passé du sale temps, en mer de Chine ! On s'était échoués là, avec les autres embarqués de ma Compagnie d'andouilles, sur un archipel, au large du Vietnam. On s'est rapidement bouffé le groin ! Du coup, au bout d'une semaine, chacun vivait sur son île. J'ai survécu avec du panga au lait de coco pendant 90 jours ! C'était quand même pas l'extase ! Vive le bœuf bourguignon et les tripes à la mode de Caen !

- Seul pendant 90 jours ! Comment avez-vous pu résister à cette épreuve ?

- J'étais pas vraiment seul... Y avait un autre gars qui m'invitait, de temps en temps. Il avait réussi à sauver de la gnôle de l'échouage. On l'appelait Solitude parce qu'il n'avait plus de famille, pas de copains, même pas un chien pelé pour l'attendre à son retour. Et il était pas causant... Moi, ça me dérangeait pas. Comme dirait l'autre, on met deux ans pour apprendre à parler et toute une vie pour savoir la boucler. Je faisais la tambouille et lui, il servait à boire...

- Votre amitié avec votre associé remonte donc de là.

Que s'est-il passé ensuite ?

- Quand on nous a rapatriés, on s'est associés, à la charcuterie. Il était réglo ; il touillait le sang de cochon méthodiquement, en silence, pieusement...

- Certains prétendent qu'à cette époque, déjà, vous inspiriez quelques inquiétudes. Des hommes aguerris témoignaient de votre violence et de votre caractère associal. Et il manquait des noms à l'appel des rescapés...

- Et après ? Qu'est-ce que ça veut dire ces insinuations ?

- Les disparus auraient été vos adversaires dans certaines bagarres...

- Qui raconte ça ? Vous croyez que c'est bien chrétien d'accabler un pauvre homme comme moi dans un moment pareil, avec des histoires d'un autre temps, alors que je croupis en tôle à cause de saligauds sans vergogne qui tueraient père et mère pour m'arracher le peu que je possède !

- Calmez-vous. Si vous êtes innocent, on le prouvera et vous sortirez d'ici, je vous l'ai dit.

- Ça serait pas Solitude qui m'aurait balancé, par hasard ? Il va avoir besoin du Seigneur, celui-là, quand je serai sorti !

- Dites-moi plutôt ce qui s'est passé, à votre retour en France.

- On a bossé ensemble toutes ces années, avec Solitude, sans jamais de problèmes. Mon affaire prospérait, la clientèle augmentait régulièrement.

Jusqu'au jour où ça s'est détraqué. C'était la période de la « Foire au gras », cet hiver. Vous voyez, Solitude, il n'a qu'un défaut, à mes yeux : il crève de soif - souvent - et après il se met à causer. A ses moments de libre, il traîne au bar, à côté de la Mairie, avec d'autres soiffards comme lui. C'est pas trop gênant parce que, d'habitude, personne n'écoute leurs âneries.

- Personne, dites-vous ? Sauf ceux qui rapportent que Solitude se plaignait d'être honteusement exploité, sous-payé pour des horaires infernaux et logé dans une soue dont le plus misérable verrat n'aurait pas voulu !

- C'est pas vrai !! Solitude, il a jamais dit des trucs pareils !! Il me baisait les deux mains tous les jours de l'avoir tiré du ruisseau, de lui avoir donné un vrai travail, un salaire, un logement, de l'avoir accueilli, formé... C'est toujours les mêmes qui déparlent ! Ses potes alcoolos ! Ils lui bourrent le mou !! Ils verront, à ma sortie de prison, ce qui leur pendra au nez ce sera pas d'la saucisse de Morteaux !

- Un salaire ? Mais vous ne m'avez pas dit qu'il était votre associé dans cette affaire ? Marcel Hamilcar, qui l'avait aidé à monter son dossier pour les services sociaux, racontait même que Solitude y avait mis toutes ses économies.

- Je vous ai déjà dit qu'il faut pas croire tout ce qu'on raconte !! Celui-là, il fait tout pour me nuire. Il crève de jalousie depuis notre retour du Vietnam !! Solitude, il avait plus un kopek. Il avait tout bu dans tous les rades de la baie de ...

- C'est vous qui le dites. Bon. Revenons à votre récit. Le jour de la Foire au gras, donc...

- Oui, d'ailleurs, ce jour-là, il avait pas encore fini de cuver, Solitude. J'aurais dû m'en rendre compte. Il coupait le jambon de traviole. Alors, il est arrivé ce qui devait arriver : il s'est mis à délirer. Y' avait du monde à faire la queue, à mon étal. Ma meilleure cliente était là, une belle femme aux yeux verts ; Violette, celle qui craquait pour ma tarte aux poires et au chocolat, une qui ne craignait pas pour sa ligne ! Une vraie femme, quoi ! Elle a demandé, l'ingénue : *Vous le faites avec quoi, votre boudin ?* Et Solitude que, d'habitude, il reste muet comme une carpe, il s'est mis à hurler : « AVEC LE SANG DE MARCEL HAMILCAR !!!! »

Tu parles que ça a jeté un froid ! Je lui ai dit de la boucler, qu'il était saoul comme un cochon et qu'il ferait mieux de rentrer chez lui, mais il s'arrêtait plus. Il criait : « Et le boudin qu'on bouffait dans les îles, c'était du boudin de sang de requin, peut-être ? » Bizarrement, un grand silence a commencé à s'installer et je me suis retrouvé le point de mire de toute la Halle !

Le père Dupuis, le 1^{er} Adjoint au Maire, qui aurait mieux fait de s'occuper de ses melons, s'est retourné et il a dit : « Marcel ? Il est pas parti à Carthage avec le Club Med ? »

Tout est parti de là : deux tocards qui racontent n'importe quoi, et un honnête homme se retrouve en cabane.

- Oui, on appelle ça des témoignages à charge. Même mieux, des témoignages à charge accablants.

- Vous m'avez promis que je sortirais blanchi, non ? Et alors, j'exigerai des excuses publiques de tous les Foies Jaunes qui ont sali ma réputation ! Vous verrez !

- Ecoutez, je vais faire mon possible pour arranger ça et trouver des témoins à décharge. Je reviendrai vous voir dans deux jours.

Le lendemain. Coutras. Jour de marché.

J'avais convoqué Solitude au *Bijou bar* sur la place de la mairie.

- Aussi vrai que je m'appelle Solitude, tout ce que j'ai raconté aux flics, c'était pas du flan ! Il a l'air bonhomme, comme ça, le Valentin, avec son gros bide, ses yeux bleus de veau élevé sous la mère, ses manières embobineuses avec les femmes, mais c'est pas le vrai. C'est pas celui que je connais ! Personne ne le regarde vraiment, quand il découpe le gigot, avec sa mine d'assassin. Il sourit pas, il jubile ! C'est quand même pas normal qu'à son âge, un type soit toujours pas marié ! Il aime que son boulot ! Il fait même des heures supplémentaires : et que je te mitonne une petite terrine de lièvre, et que je t'invente une nouvelle recette de civet de chevreuil !

Sans parler de sa passion pour le boudin ! D'accord, c'est lui le Roi, on finira par le savoir ! Mais de là à se barbouiller de sang en chantant : « Tiens, tiens, voilà du boudin.. » Moi, peut-être que je bois,

mais lui, il doit le fumer son boudin pour qu'il lui monte à tête comme ça !

Finalement, j'aurais mieux fait de la boucler, moi. Mais c'est qu'il me faisait de plus en plus peur. J'aimais pas comme il me regardait, quand je rentrais du bar, en jouant avec son meilleur couteau.

Ce pauvre Marcel, il voulait pas me croire, quand je lui disais que ça craignait. Et surtout, il aurait jamais dû le traiter de *Roi des Andouilles frelatées* ! C'était vraiment pas malin, ça ! En tous cas, moi, je crois que je vais pas m'éterniser dans le secteur. On sait jamais. S'ils le laissaient sortir...

- Vous avez raison. De plus, je dois dire qu'au vu de son dossier, il y a, en effet, de grandes chances pour qu'ils le laissent sortir sitôt l'audience finie.

- Vous voulez dire qu'il va être libre ?

- Libre comme l'air. Dans trois jours au plus tard. Il n'y pas de preuves tangibles. Je vous dis que le dossier ne tient pas. A votre place, je ne viendrais même pas témoigner, j'irais me mettre au vert au plus vite. Valentin est très en colère contre... enfin vous savez comment il est.

- Un peu que je le sais. Hé ben, merci de m'avoir prévenu. Je vais filer dès ce soir et je vous garantis qu'il est pas prêt à me mettre la main dessus.

Et voilà, c'était réglé pour le témoin à charge. Je n'avais plus qu'à me rendre à mon deuxième rendez-vous, au *Novelty bar*, juste en face.

Neuville, maison d'arrêt, cellule du prévenu n° 205.
Deux jours plus tard.

- L'affaire est réglée. Le temps des formalités et vous sortirez ce soir ou demain. Il n'y a plus de charge contre vous.

Valentin m'a regardé, stupéfait. Ses yeux roulaient dans leurs orbites et toute sa grosse face a rosé.

- Plus de charge ?

- Non. Plus aucune charge. Mais il y a une condition. Il faudra que vous acceptiez une condition.

- Quoi ? C'est du fric, que vous voulez ?

- Non. Je vais vous expliquer. D'abord, Solitude m'a assuré qu'il ne témoignera pas contre vous. Il est introuvable depuis deux jours. Ensuite, j'ai rencontré Mademoiselle Violette. Votre meilleure cliente. Est-ce que vous savez qu'elle craque complètement pour vos beaux yeux ? Et bien oui. Elle ne peut se résoudre à laisser enfermer un artiste tel que vous ! Elle a dit qu'après tout, ce Marcel Hamilcar ne manquera à personne, alors que vous... Violette est prête à déclarer sous serment qu'elle a aperçu Marcel Hamilcar à la gare, le lendemain de sa prétendue disparition.

En échange... Elle veut juste une promesse de mariage.

C'est ainsi que j'ai gagné mon premier procès et que je suis devenu un avocat reconnu.

La croisière s'amuse

Monique Belloc

Pessac

Les gens étaient rassemblés sur le quai du Port de la Lune près du bassin à flot. Tous les visages étaient tournés dans la direction de l'embouchure de la Garonne. La grande barre du pont d'Aquitaine avec son architecture de piliers et de câbles formait une énorme éraflure dans le paysage nautique. Personne ne regardait de l'autre côté pourtant beaucoup plus pittoresque avec les éclairages à l'ancienne du *pont de pierre* sur lequel passaient régulièrement les nouveaux tramways carénés comme des capsules spatiales.

Petit à petit, la foule prenait de l'importance et s'agglutinait. Elle attendait. On avait annoncé que le paquebot de croisière aurait une bonne heure de retard. Les parents et les amis commençaient à s'inquiéter de ce contretemps. Car une heure de plus était passée, et il n'y avait toujours aucun bateau en vue. Les commentaires allaient bon train.

- *Les passagers ont peut-être été pris en otages.*
- *Le navire a rencontré un iceberg comme le Titanic.*
- *Il a coulé à pic et on veut pas nous le dire.*
- *Ils ont peut-être eu une tempête.*
- *Si ça se trouve, il a été harponné par un autre bateau ou par un sous-marin, comme ce chalutier en Bretagne.*

Personne ne rectifiait ces dires délirants. Pourtant

chacun savait qu'il ne pouvait rien arriver de tout cela, pour la bonne et simple raison que ce paquebot effectuait sa croisière sur une mer du sud où il ne risquait pas de rencontrer un iceberg, remontait par des détroits qui n'étaient pas spécialement réputés pour grouiller de pirates, longeait pour finir les côtes du Portugal et de l'Espagne où le temps était au beau fixe depuis deux mois, et l'estuaire de la Gironde n'était quand même pas l'endroit le plus dangereux du monde pour le trafic maritime.

Mais l'inquiétude est toujours sournoise dans un cas comme celui-là et des images de catastrophe commençaient à prendre corps dans les têtes. Les adultes avaient le front soucieux. Les enfants, eux, étaient énervés par l'attente. Ils s'étaient mis à courir dans tous les sens. La nuit tombait sur la ville. Il faisait encore très chaud. Les jambes des parents se faisaient de plus en plus lourdes.

Quand même, ça finissait par être long. Ils auraient bien aimé savoir ce qui se passait. C'était un comble. Il n'y avait pas quelqu'un pour les renseigner? Non. Le bureau du quai était fermé. A part les enfants, plus personne ne bougeait.

Soudain il y eut un remous. Une vague humaine avança lentement jusqu'aux limites autorisées. On entendait une corne dans le lointain. Un bateau s'annonçait. Ça y est ! Les voilà ! Ils arrivent ! Dans la pénombre, on parvenait à distinguer au loin une masse sombre qui se déplaçait lentement sur le fleuve, toute

illuminée dans ses hauteurs, par les lumières des cabines. Elle s'approchait paresseusement. Enfin, cette fois, c'était sûr, c'était leur bateau. Il semblait glisser sur l'eau noire comme un énorme monstre fatigué. Plusieurs remorqueurs le tiraient.

Au bout d'un temps qui parut à tous interminable, le bateau accosta. La foule était rassurée, calme. Elle avait reculé pour permettre aux passagers de quitter le navire. Mais il se passait quelque chose d'anormal. D'abord, cet étrange silence... Et puis, personne sur les ponts ou dans les coursives. On s'était attendu à des cris de joie, des mains qui s'agitent, des rires. Pas le moindre mouvement. Pas l'ombre d'un chat. La passerelle se déployait automatiquement dans ce silence avec des grincements de poulies rouillées. Elle se posa brutalement sur le quai. La foule attendait. Personne ne descendait.

L'inquiétude qui s'était évaporée à la vue du paquebot remonta d'un cran. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et le commandant apparut.

Seul.

Embarrassé devant toutes ces mines déconfites.

Un brouhaha monta dans l'air et il réclama aussitôt le silence d'un geste autoritaire.

- Mesdames et Messieurs, croyez bien que je suis entièrement désolé d'avoir à faire devant vous la déclaration qui va suivre. Je sais que chacun de vous est venu ici pour accueillir le retour d'un de ses

proches et qu'il attend ce moment avec impatience. Mesdames et Messieurs, je ne ramène aucun passager. Je les ai tous perdus en route. Ne croyez pas qu'il soit arrivé quelque chose de grave. Au contraire. Je peux vous assurer que cette croisière a été pour tous un enchantement. Je pèse mes mots. Un véritable enchantement.

Le Commandant récitait son discours lentement à voix presque basse. Personne ne bronchait. Il se racla la gorge et reprit :

- Car, voyez-vous, au fil des jours, vos amis, vos proches, se sentaient si heureux qu'ils ont décidé les uns après les autres de rester en lieu et place des escales qui leur avaient plu. Tous ! J'ignore s'ils se sont fait passer le mot. J'ignore s'ils ont été les victimes d'une espèce de sortilège. Je n'avais rien perçu de tel dans les premiers jours de la croisière. Le personnel qui est pourtant très à l'écoute des clients n'a rien soupçonné non plus. Ils se sont tous fixés, par groupes et affinités, dans une station balnéaire, dans une de ces îles paradisiaques, sur une de ces plages ensoleillées... Sur les cinq cent trente-deux passagers, aucun n'a eu envie de revenir. Je n'ai rien pu faire pour les convaincre de changer d'avis. Ils ont dit qu'ils ne retourneraient jamais d'où ils venaient. De plus, ils m'ont interdit de révéler quoi que ce soit sur leur nouveau lieu de résidence à qui que ce soit

Ces paroles s'insinuèrent comme du plomb au fond de la masse houleuse. Il n'y en eut pas un pour

protester. Abasourdis, sonnés, ceux que leurs parents et amis avaient abandonnés sur ce quai s'en retournèrent à leur destin tandis que le Commandant remontait la passerelle, un étrange sourire aux lèvres.

Saint-Valentin

Nelly Bastide
Porcheres

14 février. 6h18. Panne de réveil. J'ai levé l'oeil à l'heure où je monte d'habitude dans le bus à trois rues de l'appart. J'ai enfilé des habits dans le noir, j'ai attrapé mon sac et je suis partie à la va-vite, sans penser à rien et sans embrasser Hugues et sans donner les croquettes au chat.

D'abord, je me suis tordu la cheville dans l'escalier à cause des bons conseils de Mathilde qui dit qu'à notre âge, c'est respectable de faire des efforts de féminité, pas pour se déguiser en miss monde, non, juste pour rester un peu dans la course. Je ne sais pas de quel âge parle Mathilde vu qu'elle doit bien avoir une vingtaine d'années de plus que moi, mais, depuis deux semaines, je porte des talons. J'ai marché avec des semelles plates toute ma vie alors, perchée sur mes nouveaux boots, à huit centimètres du sol, j'en suis encore au stade où chaque pas réclame la plus entière attention. C'était fatal : courir dans les escaliers sans penser à mes pieds... Je ne sais pas par quel miracle j'ai pu descendre en trois bonds les douze marches de l'étage avec ces échasses et me retrouver sur le palier en position verticale, tête en haut et pieds en bas, sans me fracasser le crâne ou la colonne vertébrale. Il y a des matins comme ça où on devrait deviner que tout

va aller de travers rien qu'en sortant le pied du lit mais en général on ne le sait que le soir en se couchant quand on fait le bilan de la journée. Sur ce coup là, je m'en suis bien tirée. J'avais seulement une cheville en flammes et j'ai continué en boîtillant jusqu'au parking.

Heureusement, la voiture est mon amie. Elle a démarré au quart de tour sans le moindre problème. Bien sûr, un camion était en panne en plein milieu de la rocade. Quand je suis arrivée à 90 sur l'embouteillage monstrueux qu'il avait occasionné, il y avait un petit moment que j'essayais sans succès, tout en roulant, de mettre les infos mais le nouvel auto-radio était réglé sur *lecteur-cd* avec à l'intérieur l'audiolivres d'un polar suédois qu'Hugues a décidé d'écouter, chapitre après chapitre, chaque fois qu'il prend la voiture. Pas moyen de faire basculer ce maudit appareil sur *tuner*. Chaque tentative faisait avancer la lecture, parfois de quelques phrases, parfois d'un saut plus important. Au bout d'une dizaine d'essais infructueux, à appuyer sur n'importe lequel des nombreux petits boutons de lumière bleue, quand le récitant a annoncé « Partie 4, chapitre 1 », j'ai réalisé en même temps que j'allais me faire féliciter par Hugues qui ne retrouverait jamais le fil de son polar là où il l'avait interrompu et qu'il y avait trois files de véhicules à l'arrêt devant moi. Ma voiture a freiné aussi fort que je lui demandais, les pneus ont bien crié mais elle n'a pas ripé vers la file d'à côté, elle n'a rien embouti et elle s'est arrêtée pile contre le pare-chocs

de la Mercedes qui était devant. Le conducteur est descendu, il m'a copieusement insultée, mais rien n'était abîmé. Quand même, je suis arrivée au vestiaire de l'usine, avec 43 minutes de retard, avec l'estomac complètement chaviré et avec le système nerveux encore secoué.

Quand j'ai voulu ouvrir mon casier, impossible de trouver la petite clé du cadenas. Elle n'était plus dans la pochette intérieure de mon sac où elle est normalement rangée et dont elle ne doit normalement jamais sortir. J'ai fouillé un bon moment sans la trouver en pensant qu'Hugues a bien raison. Il se fiche tout le temps de moi à propos de mon sac. Il prétend que ce sac est trop grand. Qu'on n'a pas besoin de trimballer partout avec soi une telle vache avec autant de bazar dedans. Ceci dit, quand on va quelquepart, Hugues est bien content que je sorte un mouchoir ou un chewing-gum ou le plan de la ville ou un stylo de ma vache quand il en a besoin et Hugues est bien content d'y glisser son portefeuille, ses lunettes ou son téléphone portable pour avoir les mains libres. Impossible de mettre la main sur cette fichue clé. Elle avait dû être éjectée pendant que je faisais l'acrobate voltigeur dans l'escalier et va savoir où elle avait pu atterrir. Maintenant, j'étais bien embêtée devant mon casier fermé parce que je n'ai pas le droit de commencer mon travail sans avoir enfilé la combinaison de sécurité qui se trouve à l'intérieur. Je travaille à l'usine de fabrication d'engrais qui se trouve

sur le bord de la rocade près de la sortie 15. Celle qui tourne nuit et jour en crachant une colonne de fumée blanche et qui distille dans la cité HLM voisine des effluves mélangées d'oignon pourri et de vomis. Il paraît que les riverains finissent pas s'habituer. Moi, je pense que si les riverains en question avaient le choix, ils fileraient ventre à terre dans un autre logis parce que cette odeur est vraiment répugnante. Je suis dans l'équipe du matin. Tous les matins, je dois balayer l'atelier de conditionnement des sacs. Il y a aussi une équipe d'après-midi et une autre équipe du soir car l'usine tourne en permanence et en quelques heures, le sol se tapisse d'une couche de poussière fine, d'une sorte de farine brune qui vole dans l'air au moindre mouvement et dégage la même odeur que la fumée blanche de dehors. L'usine est classée en catégorie 3 sur l'échelle Seveso. Si j'ai bien compris, à tout moment, les silos où s'entassent les matières en fermentation peuvent s'emballer et exploser. Si l'alerte générale se déclenche, on a dix minutes pour évacuer les locaux et courir se mettre à l'abri dans des sortes de conteneurs en béton. À part pour les entraînements, je n'ai jamais entendu l'alerte. Hugues dit quand même que c'est un scandale, que tous les matins quand je vais au travail, je dois bien avoir en tête que c'est exactement comme si je partais à AZF le jour de l'explosion. Mais Hugues est bien content que je ramène la prime de risque à la maison pour qu'on se paye un restau.

Bref, pas de clé. Je remettais les affaires dans mon sac en jetant des regards obliques au casier de Mathilde. Mathilde fait le service suivant, celui de l'après-midi, elle n'embauche qu'à l'heure où je pars pour s'occuper des bureaux, ce qui fait qu'on se croise tous les jours pour la séance d'habillage déshabillage. Elle ne verrouille jamais son casier. Elle dit qu'elle n'a rien à cacher et que si on commence à se méfier les uns des autres, c'est pas la peine de faire semblant d'être copains. C'est vrai que personne ne lui a jamais rien volé. Par contre, les ouvriers du conditionnement en profitent régulièrement pour lui faire des blagues. Style : lui cacher un morceau de fonte au fond du sac ou un vieux bout de fromage dans la poche de son manteau, lui coller des photos de chippendales à l'intérieur de sa porte. Un jour, ils se sont amusés à percer sa pelle à poussière avec une mèche très fine. Chaque fois que Mathilde relevait sa pelle, la poussière glissait à travers les dizaines de trous invisibles qu'ils avaient faits et écrivait *merde* en tombant sur le sol propre qu'elle venait de balayer. Enfin, rien de bien méchant. Même si elle a mis un bon moment à comprendre ce qui se passait pendant que les gars rigolaient dans son dos, même si elle a dû inventer une histoire pour obtenir du magasinier une nouvelle pelle, Mathilde ne leur en veut pas. Je pense qu'elle prend les blagues que lui font les autres un peu comme une marque de considération.

Je savais qu'elle me prêterait volontiers son

matériel, mais je me sentais comme une voleuse en me dépêchant d'enfiler la combinaison que j'avais empruntée dans son casier. C'est une sorte de scaphandre intégral orange dans une matière inconnue, entre le papier intissé et le plastique, qui enveloppe du sommet du crâne jusqu'à la pointe des orteils, avec un casque intégré et une visière transparente. Quand on est là dedans, il n'y a pas un centimètre de peau en contact avec l'air. On ressemble aux cosmonautes qui marchaient sur la lune, ce qui fait que si on croise quelqu'un pendant les heures de travail il est impossible de savoir s'il s'agit du grand patron ou du collègue avec qui on vient de prendre un café à la machine. Dans le sas entre le vestiaire et la salle des machines, la radio qui est diffusée en permanence parlait de la Saint-Valentin. Ah, zut. J'étais partie tellement vite que je n'avais plus pensé qu'on était le jour de la Saint-Valentin. Je n'avais même pas embrassé Hugues. Je ne lui avais pas souhaité une bonne journée. Je ne lui avais pas laissé un petit mot sur la table de la cuisine à côté de son bol. Bon. Je pourrais toujours me rattraper dans la soirée... J'étais en train d'ajuster mon deuxième gant, prête à pousser la porte de l'atelier, quand ma vache s'est mise à chanter Pulp fiction. J'avais gardé mon sac avec moi, en bandoulière, plaqué sur mon ventre, à l'intérieur de la combi. Il n'était pas question que je le laisse dans le casier ouvert de Mathilde. Pulp fiction c'est la sonnerie du portable d'Hugues. Ça voulait dire, premièrement

que le portable d'Hugues était dans ma vache. Bizarre. Car je ne l'avais pas vu en cherchant la clé. Deuxièmement que quelqu'un téléphonait à Hugues à 7h45 le matin.

Quand même, un téléphone qui sonne si tôt le matin, ça pouvait être quelque chose d'important. Alors j'ai regagné le vestiaire, ouvert la combi, vidé mon sac sur la banquette, et j'ai fini par trouver ce maudit téléphone qui clignotait encore dans le double fond. Il était passé par un trou de la doublure décousue. Avec la clé du cadenas bien entendu, mon couteau laguiole et une plaquette de paracétamol. Vous avez un nouveau message. Appelant inconnu. *Mon chéri, tu sais...*

Je ne me suis jamais méfié d'Hugues. Je n'ai jamais voulu m'inquiéter de ce qu'il fait et avec qui, pendant ces heures où nous ne sommes pas ensemble. Je n'ai jamais pensé qu'il pouvait préférer me cacher des choses. Je n'ai jamais pensé que quelqu'un d'autre l'appelait « mon chéri » pendant que je suis au travail. Jusqu'à cet instant, j'avais naturellement entièrement spontanément confiance en lui. Mathilde dit que dans un couple, si on n'a pas une confiance totale en l'autre, c'est pas la peine de s'infliger sa présence et que c'est pour ça qu'elle vit toute seule. Ma confiance en Hugues, jusque là, a été limpide. Découvrir que quelqu'un écrivait « mon chéri » à mon amoureux ! Là, ce n'était plus une question de confiance, ce n'était même pas une question de curiosité, c'était une

question de survie parce que tout mon sang est descendu d'un coup au fond des chaussures de sécurité de Mathilde et j'étais prête à mourir. J'ai appuyé sur « afficher le message ».

Mon chéri, tu sais bien que je serai toujours disponible pour toi. Ok pour 11h, on pourra manger ensemble au même endroit que la dernière fois. Je suis si heureuse et je t'aime.

J'ai refermé le téléphone, la vache, la combinaison, avec un grand vide dans la tête qui formulait une seule question : Appelant inconnu, c'était qui cette incrustée ? J'ai repassé le sas de sécurité comme un zombie, le balai de Mathilde dans une main, la pelle dans l'autre. Puis, j'ai commencé à faire des petits tas de poussière en pilotage automatique, rongée par de mauvaises pensées. Hugues dit qu'on se fiche de la Saint-Valentin et que c'est pas la peine qu'on dépense des sous à s'acheter des cadeaux inutiles sous prétexte que des marchands ont décidé que c'est obligatoire. Je suis plutôt d'accord avec lui. Mais alors, s'il se fiche de la Saint-Valentin avec moi et qu'il invite une autre fille qui lui sert du « mon chéri » à le rejoindre au restau pour fêter ça et être *si heureuse*, il y a quelque chose qui ne va pas. En faisant glisser le premier tas de poudre brune sur la pelle, je pouvais imaginer ça : une table avec des bougies, une fille magnifique en face de Hugues, en train de lui faire la voix de velours et les yeux mauves. Poubelle. La poussière a coulé comme un liquide. Au deuxième tas, je me disais que j'étais incapable de m'envisager sans cet homme-là et je me

sentais perdue comme si j'étais tout d'un coup en train de vivre une histoire qui n'était pas la mienne, une histoire écrite pour quelqu'un d'autre par une inconnue. Poubelle. Petit nuage pulvérulent. J'avais versé trop vite. Au troisième tas, j'étais en pleine confusion. Mais dis-donc, tu es jalouse ? Non, je suis blessée. Si, tu es jalouse. Non. Quatrième tas : j'étais sidérée par cette phrase : *Je suis si heureuse et je t'aime*. Est-ce que j'existe encore moi, si je n'ai pas convaincu Hugues que c'est moi qui mérite d'exister et d'être heureuse dans sa vie ? Cinquième, sixième, septième tas. Ma tête tournait et mes jambes devenaient molles. Je n'avais plus aucun doute sur le fait qu'un drame s'était mis en route. Sale type ! Salaud. Pourquoi ? Tout avait l'air si bien entre nous hier soir. On est allé marcher dans le parc à la tombée de la nuit. Pourquoi tu gâches ça ? On n'était pas heureux, nous ? Et je ne pouvais même pas l'appeler pour lui demander des explications. Huit, neuf, dix, la panique montait. Je me disais que j'allais envoyer un message à Mathilde : je crois que c'est fini avec Hugues. Je suis au travail et je ne sais pas quoi faire. Et pourtant j'étais incapable de comprendre que c'était fini. Je respirais trop vite. Et lui ? Comment il l'appelle ? *Ma chérie* ? Hugues ne m'a jamais appelée ainsi. Oui, comment il lui parle à miss monde ? Il fallait que je sache. J'ai posé pelle et balai, j'ai ouvert la combinaison et j'ai sorti le téléphone de Hugues de mon sac. « Dernier message envoyé ».

Maman, demain c'est la Saint-Valentin, c'est le grand jour.

J'ai décidé de demander à Justine de m'épouser quand elle rentrera. J'ai pensé lui offrir le pendentif de Mamylie. Tu vois lequel. On mange ensemble demain midi quelquepart si tu es disponible et tu me le portes ?

Imbécile !!! Je ne m'étais jamais sentie aussi idiote de ma vie. Quand une pression monstrueuse tombe d'un coup pour laisser la place à une autre pression aussi énorme, il y a de quoi tomber carrément à la renverse. Moi, je ne tombais pas, je flottais. J'étais complètement ébahie, immobile de stupeur. Droite dans ma combi et sans poids. Le regard perdu dans le vague, balayant la salle des machines. Alors, j'ai aperçu les marques sur le sol. Il m'a fallu un instant de mise au point à travers la visière du casque pour comprendre. A chaque endroit où j'avais ramassé un tas, la pelle de Mathilde, savamment percée par les ouvriers du service de nuit, avait laissé un mot sur le sol, écrit en lettres de poussière : Connasse. Connasse. Connasse. C'était trop. J'avais beau savoir que c'était encore une fois une blague débile des collègues de l'atelier, j'avais beau savoir que cette blague était destinée à Mathilde et non à moi, j'avais beau savoir que ce n'était pas méchant et qu'il valait mieux en rire, j'avais beau savoir que dans ce cas précis, ça tombait tellement à propos qu'il y avait de quoi hurler carrément de rire, et se tordre par terre, le trop plein d'émotion a pris le dessus, j'ai senti comme un vertige et j'ai éclaté en sanglots. J'ai pleuré comme jamais je n'avais pleuré, comme une enfant totalement

désespérée. Je ne sais pas si quelqu'un a déjà essayé de pleurer à chaudes larmes dans un casque étanche mais si c'était à refaire, je ne m'y risquerais plus. En moins d'une minute, il a fallu que j'arrache le casque étanche pour respirer. La combi ouverte, le casque enlevé, heureusement qu'à cette heure, l'atelier 4 était désert. Si quelqu'un m'avait vue comme ça, j'étais bonne pour une mise à pied. Mais bon, tant que j'y étais à prendre mes aises avec la sécurité, et puisque pour une fois, j'avais mon sac à portée de la main, j'ai décidé que tout ce stress accumulé depuis que j'avais quitté l'appart ce matin valait bien d'allumer une cigarette.

Je n'aurais pas dû.

J'ai vu tout de suite le gros voyant rouge du détecteur de fumée se mettre à clignoter ; mais c'était trop bon. Je me sentais capable d'expliquer à n'importe quel contrôleur de la sécurité que j'avais vraiment besoin de cette cigarette. Je l'ai fumée jusqu'au bout à larges goulées. Je soufflais la fumée dans un grand sac poubelle bien ouvert au dessus de ma tête. Et ça a marché. J'ai trompé l'appareil. Le voyant rouge s'est éteint et la sonnerie ne s'est pas mise en route. J'ai refermé soigneusement le sac poubelle. J'ai écrasé mon mégot sur la pelle et je me suis remise au travail le cœur léger. La matinée avait sacrément mal commencé mais la soirée promettait d'être belle.

C'est là que l'alerte a retenti. Pas l'alerte incendie, non. Je voyais bien que le détecteur de fumée ne

clignotait plus. C'était l'alerte générale. La sirène. Ce qui voulait dire qu'il se passait quelque chose de grave du côté des silos parce qu'à l'heure qu'il était, il ne s'agissait certainement pas d'un exercice. Ce n'était pas la peine de paniquer. Je connaissais la procédure. On l'avait testée au moins dix fois. Sortir immédiatement et dans le calme. Rejoindre le conteneur. Attendre à l'abri avec les collègues la suite des événements. J'avais dix minutes devant moi pour m'échapper de là et courir jusqu'aux abris.

Je me suis précipitée sur la porte du sas, j'ai poussé comme une folle. Mais voilà que cette fichue porte avait décidé de résister. Non, elle ne voulait pas s'ouvrir du tout. Alors je me suis rappelé la procédure de sécurité qu'on nous a fait apprendre et réciter par cœur mille fois : *Lorsque le voyant du détecteur de fumée se met à clignoter, les personnels doivent quitter la pièce immédiatement. Six minutes après s'être mis en route, le détecteur de fumée verrouille les circuits pare-feu. Six minutes. Le temps que j'avais mis à fumer ma cigarette. Hugues dit que je devrais arrêter. Que même à dose légère, ce n'est jamais bien d'être dans la dépendance de quelque chose. Le temps que je réalise que j'étais coincée là, après de vaines tentatives pour forcer cette porte, il s'était bien passé déjà trois minutes. J'ai essayé d'appeler des secours avec le portable d'Hugues mais on ne m'a pas répondu. La sirène résonne jusqu'à l'autre bout de la ville et le standard doit être saturé par les appels des riverains qui paniquent.*

Maintenant, je suis assise par terre et j'attends l'explosion qui devrait se produire d'un instant à l'autre. Je me demande ce qu'il restera de moi. Des lambeaux méconnaissables et difficiles à identifier sans doute. Mais j'ai laissé un message sur le téléphone de Hugues : *Mon amour, oui je t'épouse, j'ai été si heureuse et je t'aime*. Peut-être qu'on découvrira la carte sim dans les décombres. Peut-être que des experts arriveront à la déchiffrer, à établir l'identité de son propriétaire. Peut-être qu'un jour, Hugues aura ce message.

Il y a des matins comme ça où on devrait deviner que tout va aller de travers rien qu'en sortant le pied du lit.

Le parfum des lilas

Evelyne André Guidici

Poindimié

Nouvelle-Calédonie

- Je ne veux plus te voir ! s'écria Toinette en éclatant un bocal de confiture sur le carrelage.

- La confiture de maman ! s'offusqua Thierry.

- Tiens, justement parlons-en de ta mère, de ton enfance aux petits pains beurrés et au chocolat chaud ! Ça vous a dorloté, ça vous a bercé à la lavande et au lilas, ça vous a laqué des souliers, épouillé, bichonné... Et te voilà ! Grande andouille ! Incapable !

Thierry prit un air de victime, le regard placide, les épaules avachies. Sa carrure en clou et ses yeux naturellement délavés lui permettaient de jouer les martyrs de façon grandiloquente.

- Voyons chérie, que puis-je pour te faire plaisir ?

- Voyons chérie, que puis-je pour te faire plaisir ? singea Toinette en levant les yeux au ciel. Mais bon dieu ! Sois un homme et pour une fois fais vraiment ce dont tu as envie !

- Oui, mais, objecta-t-il d'un ton mêlé de crainte, si j'agis ainsi... N'est-ce pas encore t'obéir ?

Elle le toisa comme s'il était un cloporte, il lui sourit d'un air soumis.

- Bon, j'ai compris ! déclara Toinette en enlevant son tablier. Je fais le deuil de notre couple.

Elle allait partir mais il la retint de ses deux mains.

- Je t'en prie, ne prends pas la fuite ! Buvons un dernier thé ensemble. Je vais faire chauffer l'eau.

Toinette s'assit vaincue par ce regard implorant : « notre dernier thé, hum ? ».

Thierry prit la théière et sortit les tasses. Il alla dans la réserve car il n'y avait plus de thé. Curieusement, il se rendit à la cave, Toinette entendit nettement l'escalier grincer. Il revint d'un air joyeux, versa le thé et l'eau, laissa infuser. Puis il se servit. Puis il la servit dans sa tasse préférée sur laquelle une banane riait aux éclats.

Lorsqu'elle porta la tasse à ses lèvres, Toinette sentit immédiatement un parfum désagréable. Elle recula le breuvage. Bon sang, ça lui rappelait un animal... Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Elle fit mine de goûter pour mieux humer. Thierry suivait ses gestes d'un regard brillant.

Cela sentait... Le rat ! Oh bon sang, c'était cela ! Cela sentait le rat crevé ! Thierry lui souriait, sûr de lui. Toinette le dévisagea avec stupeur. Depuis de longues années il ne lui était pas apparu aussi beau, confiant, viril, simplement lui-même tel qu'elle l'avait connu. Il lui tint le bras : « Bois ton thé avant qu'il ne refroidisse, ma chérie ». Sa main était chaude et des sensations enfouies, oubliées, parcoururent Toinette.

Alors, reconnaissante de cet amour retrouvé, Toinette but son thé jusqu'à la dernière goutte.

Un jour
pas comme les autres

Marie-Hélène Boisier
Frouzins

Mémé Fernande avait bien astiqué le seul cuivre de la maison, en l'occurrence un reste d'obus de la guerre de 14-18 que Pépé Octave avait ramené dans sa musette, faute d'avoir pu conserver sa jambe droite. Elle avait passé le plancher à l'eau de javel le matin même. J'avais disposé les plus belles fleurs du jardin dans un vase et un gigot d'agneau cuisait dans le four à bois. Mes deux frères et moi avions mis sur la table la nappe blanche brodée à la main, celle qu'on sortait pour les grandes occasions. Mémé avait dressé le couvert avec les assiettes de porcelaine et les couverts en argent de son mariage. Comme il manquait des verres à pied, elle avait décrété que les enfants garderaient ceux de tous les jours.

Nous avons pris un bain le matin même devant la cheminée, les uns derrière les autres, les plus petits d'abord. Nous disposions pour cela d'une grande bassine de zinc où l'eau blanchissait à cause du savon de Marseille. Mémé avait coiffé les garçons avec la raie bien droite sur le côté et moi j'avais pour une fois les cheveux défaits. J'avais eu droit à un gros ruban de satin rose pour les retenir en bandeau.

Mémé avait sorti des armoires les costumes et les robes en organdi des grandes occasions quelques jours

auparavant. Il fallait bien une bonne semaine pour leur faire passer l'odeur de naphthaline et rallonger les ourlets. Comme les habits passaient d'enfant à enfant au fil des croissances, il y en avait toujours deux mal habillés. L'aîné, pour qui on faisait dans « l'avantageux » et le cadet qui portait toujours des vêtements trop grands ou trop petits pour lui. Pour allonger les robes, Mémé avait une méthode infallible. Elle posait un galon sur la marque du pli et lorsqu'il n'y avait plus d'étoffe elle ajoutait un bout de tissu entre deux et faisait une ceinture assortie. Ainsi les robes duraient plusieurs années tout en changeant sensiblement d'aspect. Cela faisait déjà six ans qu'on se repassait les vêtements et je devais avoir tout juste dix ans.

Pépé avait cueilli la veille des tomates du jardin. Moi j'étais allée chercher des œufs au poulailler dans la matinée et mon petit frère avait coupé deux salades qu'on avait pliées dans un journal pour les garder fraîches. Notre frère aîné était parti chercher l'échelle et il avait cueilli de bonnes pommes pour que notre Mémé Fernande en fasse une belle tarte. Elle avait sorti des conserves de haricots blancs du placard à conserves et elle pelait de l'ail.

Notre plus grande sœur, Simone, ne faisait rien. Elle était enfermée dans sa chambre depuis quelques jours, on ne savait pas pourquoi. Pépé et mémé chuchotaient entre eux en parlant d'elle, on voyait que quelque chose les tracassait. Simone ne sortait que

pour manger et encore, bien après que nous soyons tous couchés. Elle venait juste d'avoir quinze ans et elle avait été reçue à son certificat avec les félicitations. J'avais bien essayé de la voir, de glisser mon œil par le trou de la serrure, de l'interroger à travers la porte, mais je n'en savais pas plus. Elle ne voulait parler à personne, pas même à moi. Il régnait dans la maison une effervescence de jour de fête avec du mystère en plus. Les visages étaient fermés pendant que chacun s'affairait à ses corvées. On sentait bien que quelque chose de bizarre se tramait. C'était différent de quand l'oncle Emile venait.

Nous, les plus jeunes, on nous avait réveillés plus tôt que de coutume. Ce dimanche là nous n'étions pas allés à la messe. Fallait-il que ça soit si important pour que Mémé ne nous emmène pas à l'église ! Nous nous y rendions tous les dimanches. « Sinon, qu'est-ce que les gens diraient ! » nous disait Mémé. Avant on n'y allait pas, mais je ne me souviens plus trop d'avant. Le Pépé Octave n'était plus retourné à l'église depuis la guerre, où il disait avoir perdu la foi dans les tranchées. Nous assistions souvent à des discussions animées entre notre pieuse Mémé et notre Pépé qui s'échauffait dès qu'on parlait bondieuseries, comme il disait.

Je songeais déjà à ce que j'allais bien pouvoir raconter à ma meilleure amie le lendemain à l'école. Il devait certainement y avoir quelque chose de très important à révéler, puisque tout le monde semblait porter un secret en silence.

Pépé était descendu à la cave chercher une bonne bouteille. Mémé avait sorti du haut du buffet l'apéritif de vin de noix qu'elle avait fait l'année précédente et une bouteille de Pastis que notre oncle Emile avait ramené d'un voyage à Aubagne. Quand l'oncle Emile passait nous voir c'était toute une affaire à chaque fois. Il arrivait toujours en cachette, sans avertir personne. Mon petit frère coupait du saucisson tout en mangeant une rondelle sur quatre, au grand dam de notre Mémé Fernande. Notre grande sœur demeurait cloîtrée dans sa chambre en haut de l'escalier. Elle n'était pas venue aider et pourtant ce n'était pas dans ses habitudes de laisser les corvées aux autres.

La comtoise marquait le temps, les poids de bronze en forme de pommes de pin régulaient le balancier. Le cliquetis des aiguilles noires précédait la sonnerie qui résonnait longtemps dans la gaine de bois vernis. Nous aimions regarder la lentille cerclée de laiton où une signature en son milieu évoquait le nom du constructeur. Ce dimanche-là, nous y jetions tous des regards à la dérobée.

Simone ne descendait toujours pas. Nous avions bien essayé de questionner Pépé et Mémé. Pépé martelait que c'était là des affaires de grands... que nous comprendrions plus tard. Mémé nous chassait d'un coup de torchon et partait vite donner aux bêtes dès que nous parlions de Simone. Nous étions habitués depuis longtemps à ne pas discuter de choses concernant les grandes personnes. Cependant j'aurais

bien aimé savoir pourquoi ma soeur se cachait de la sorte. Nous venions de passer nos beaux habits et Mémé nous avait intimé l'ordre de ne plus bouger afin de ne pas les salir. Nous nous tenions devant la maison, en rang d'oignon, rangés par ordre de taille et d'âge. Mémé avait changé de tablier et elle regardait l'horizon, la main au dessus de ses yeux pour ne pas avoir le soleil en face. On attendait des gens, on s'en était bien aperçu puisqu'il avait fallu rajouter deux couverts. Pépé et Mémé ne nous avaient pas dit qui étaient ces personnes. On se doutait bien que ce n'était pas l'oncle Emile. Il était célibataire et puis on ne faisait pas tant de manières quand il venait nous voir. Simone serait descendue aussitôt car elle aimait bien parler du brevet supérieur avec l'oncle Emile qui avait « de la science » à ce que racontait Mémé.

Le chien prénommé « Tavannes » par Pépé, en souvenir de son séjour dans le tunnel de Tavannes, (un cloaque où passait le chemin de fer allant de Verdun à Metz) avait été attaché près de l'étable, loin de la maison. Ce chien, rempli de puces et d'une saleté repoussante avait de plus la fâcheuse manie de lâcher des vents, « pires que le gaz moutarde » disait Pépé qui en savait long sur le gazage, hélas. Tavannes venait d'avertir par des aboiements d'écorché vif l'arrivée des visiteurs. Pépé lui avait enjoint de se taire en lui lançant un vieux chausson sur lequel Tavannes allait s'acharner quelques minutes durant.

Une voiture noire venait d'entrer dans la cour, Pépé

se découvrit et Mémé s'essuya encore les mains sur son tablier tout propre. Un monsieur en casquette descendit de la voiture et ouvrit la porte à une dame en toilette, suivie par un monsieur portant chapeau. La belle dame semblait très émue et le monsieur avait retiré son chapeau en serrant la main de Pépé et Mémé. L'autre monsieur, celui en casquette, passait un chiffon sur le capot de la voiture, mais il n'était pas venu dire bonjour. La dame demanda tout à coup après Simone. Pépé dit alors à la dame qu'il fallait l'excuser, qu'elle allait arriver et qu'elle était au courant de leur venue depuis le début de la semaine.

Pépé et Mémé les avaient fait s'asseoir dans la cuisine et leur proposaient l'apéritif, mais ils ne semblaient ni l'un ni l'autre avoir soif et faim. Nous restions sagement debouts devant la porte, sans parler. Je regardais la belle dame qui serrait un petit mouchoir brodé dans ses mains. Jamais je n'avais vu de personne aussi jolie et sentant si bon. Elle ressemblait à mon institutrice mais en cent mille fois mieux. Pépé causait doucement, si doucement que nous ne percevions pas les mots de la conversation. Mémé semblait toute chose, comme bouleversée. Ensuite nous vîmes Pépé monter à l'étage avec cette démarche bancale si particulière due à sa jambe de bois. Il demanda d'une voix ferme à Simone de descendre. On entendit un cliquetis dans la serrure et les pas de Simone dans le couloir. Elle suivit Pépé Octave les yeux baissés, on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Pépé aussi

devenait tout à coup bizarre. Il prit Simone par les épaules et c'est la voix cassée par l'émotion qu'il la présenta à la dame en disant : « Voilà, c'est Simone ! » La dame s'approcha de Simone, la regarda intensément, les mains ouvertes, puis lui dit doucement : « Nous t'avons tant cherchée depuis tellement d'années » et elle ajouta : « Je suis ta maman et voici ton papa, nous venons te ramener à la maison ». Simone hoquetait de plus en plus quand ils la prirent tous deux dans leurs bras en pleurant. Nous ne comprenions plus rien. Qui étaient ces gens qui nous enlevaient Simone, notre sœur ? Pépé alla chercher la valise qu'elle avait préparée et Simone vint nous embrasser tour à tour les uns les autres. Elle sanglotait en disant que jamais, jamais, elle ne nous oublierait et elle ne cessait d'embrasser Pépé et Mémé.

Ils n'avaient pas voulu rester manger. Je regardais nos beaux habits, le couvert dressé comme pour un jour de fête, mes deux frères si bien peignés et le parquet si blanc, comme si c'était un cauchemar. Ma grande sœur à moi, celle qui m'avait appris à lire et à écrire, celle qui savait chanter tant de chansons en langue bizarre, celle qui m'avait confié le secret de la fabrication des bébés, ma sœur Simone partait et ils la laissaient tous s'en aller sans rien dire. Pépé et Mémé lui donnèrent un dernier baiser, on secoua longtemps nos mouchoirs devant la porte. Pour la première fois de ma vie, je vis pleurer mon Pépé et ma Mémé.

Moi je courus alors de toutes mes jambes derrière la

voiture noire, jusqu'au bout du chemin et je voyais encore Simone qui me faisait au revoir de la main par la vitre arrière. Même le chien Tavannes gémissait, il avait compris lui aussi que Simone nous quittait.

Mémé enleva trois couverts de dessus la table et Pépé prit la parole après avoir ouvert son couteau. Je sus ce jour là que nous n'étions pas frères et sœurs, que nous avions été confiés à eux par des résistants, comme l'oncle Emile, pour être sauvés de la barbarie nazie. On ne savait pas encore que certains d'entre nous ne reverraient jamais plus leurs parents. Pépé Octave et Mémé Fernande avaient sauvé dix-sept enfants. La plupart en les faisant passer hors de France, grâce à l'oncle Emile. Nous quatre, ils nous gardèrent avec eux, nous faisant passer pour leurs propres petits enfants, faute d'avoir eu une adresse à qui nous confier. Deux d'entre nous quatre seulement retrouvèrent leurs véritables parents.

Ce fut aussi un dimanche que les miens vinrent me chercher et depuis j'ai horreur des tables bien mises, des beaux habits du dimanche et des gigots aux haricots.

La rédemption de l'idiot

Fabrice Marzuolo
Combs-la-Ville

Un matin je me réveille avec une balle dans la tête. Rien de spectaculaire, pas de sang, pas de trou visible sur le front, juste une balle bien nette au milieu du crâne.

Je me lave vite mais je ne me rase pas. Le rasoir et la balle, cela fait beaucoup pour un seul mort. Je sors rapide, rien que l'idée de tourner en rond, seul chez moi, autour de ce trou, mou, me paraît insurmontable.

Je pose ma carcasse au café le plus proche de ma crèche, celui dit de la Poste – tout ce qu'il reste de cette administration, le bureau éponyme ayant fermé depuis belle lurette...J'ai peut-être tort de m'installer trop précipitamment dans cet endroit et surtout, de confier au patron cette histoire de balle dans la tête qui me pèse sur le cœur... Elle traverse aussitôt le village, cette balle, telle une traînée de poudre et , en moins de temps qu'il me faut pour la conter, sans surprise, je deviens le trou de balle du village.

Les gens compatissants écoutent mon récit mais devant une balle dans la tête à ce point volubile, ils finissent par couper court :

- En tout cas on ne te l'aura pas tirée avec un silencieux !

D'autres, passés subitement au vouvoiement, avancent des explications plus *académiques* :

- Peut-être êtes-vous devenu immortel à la manière des académiciens...

Ceux-là sont les plus méchants car ils connaissent bien mes insuccès dans le monde des happy few de la plume... Oui j'écris depuis des années pour la poubelle des éditeurs, comme beaucoup finalement...

A ce sujet, un professeur agrégé de lettres à la retraite, devenu depuis un cacique du conseil municipal, laisse entendre au café que je m'inspire de l'œuvre de Kafka :

- Un épigone... Une interprétation médiocre, mal assimilée, il le précise devant les mines déconfites. Et, il insiste, me jetant, de temps à autre, des oeillades en étincelles de briquet à essence rétif :

- De la métamorphose tuméfiée, heureusement pas encore rédigée ! Nous y échapperons peut-être !

Son intervention le dessert plutôt car les clients du bistrot font peu cas de son Kafka, se demandent où il va chercher tout ça. Incrédules, ils considèrent, on dirait, que l'agrégé a lui aussi un *pet' au casque* et le rangent dans le même sac que moi, hop ! Les deux au fond du même trou.

Puis cette balle dans la tête prend une tournure plus politique. L'autorité municipale, sur la demande pressante du maire, lui-même investi d'une politique en vogue et bourré d'amphétamines, me presse de cesser mes racontars... Eventuellement d'aller les confier chez mon médecin traitant :

- Vous devenez un danger public ! Seules les personnes aptes et titulaires des diplômes requis sont autorisées à user des métaphores sur la place publique !

Voilà que je risque à présent l'expulsion, l'exil à Guernesey ! Excusez du peu, mais après tout, ne suis-je pas un misérable ?

- On tire sur l'ambulance ! Je clame mon indignation avec quelques tremblements ad hoc dans la voix.

Devant mon entêtement, l'homme de loi soupire :

- Profitez donc de cette ambulance pour vous rendre d'urgence chez un psy.

L'aplomb du représentant du pouvoir me fait perdre pied et je lui soumets la première idée qui me vient à l'esprit, du brut d'effronterie :

- Au moins pourrait-on m'attribuer la place de l'idiot du village ? De plus en plus de villages en manquent, il y a visiblement une pénurie d'idiot confirmés dans ce pays... Non ?

Il secoue la tête, me regarde de haut en bas, sans un mot, juste un air qui en dit long sur ce qu'il pense de moi. Alors qu'il s'apprête à me tourner les talons, j'ose encore, certes, d'une façon très imagée, le retenir par une oreille :

- Au moins trouvez-moi un job dans la commune, en tant que magistrat vous savez mieux qu'un autre que l'idiot qui travaille, c'est la clé de l'insertion réussie. Le fameux *gagnant gagnant* !

La teneur de mon propos lui échappe, c'est en tout

cas ainsi que j'interprète le froncement accentué de ses sourcils. Aussi, je lui expose le plus clairement possible le fond de ma pensée :

- Dès lors que l'idiot travaille, plus rien ne le distingue des autres citoyens, non ?

Je m'enfonce dans une solitude grandissante, *une brume épaisse, il m'arrive de baisser les yeux de honte, je deviens le mal-aimé...* Je traîne ma balle comme un boulet. Il n'y a plus que l'anarchiste avec qui j'échange encore quelques mots. Il me confie sa façon de voir la chose :

- La balle t'a dévié de quelques centimètres par rapport à la position que tu dois occuper dans la société. Du coup, tu fais désordre !

Je le salue bien bas, et comment pourrais-je d'ailleurs, de ma si basse condition, le saluer autrement !

En attendant, je dois survivre avec ce *projectile*, dans un univers qui m'est de plus en plus hostile, bien qu'à l'expression de camaraderie de l'anarchiste, s'ajoute celle, inattendue et quelque peu désarmante, du professeur agrégé qui, entre temps, a viré sa cuti et a pris en charge de redorer ma plume au bistrot de la Poste.

Dorénavant, il me hisse à hauteur d'homme ! Se réfère-t-il à la dimension d'un habitué planté sur un tabouret de comptoir ? Bien entendu, un trou de balle à hauteur d'homme, ça occasionne des éclats de rire, ça cause de la gueule cassée ! Le professeur s'emporte alors et il les traite de béotiens dans un premier temps,

les habitués, puis, carrément, de pétainistes, d'eau de Vichy, de la sale eau de Vichy !

Du coup, le patron le flanque dehors, hurle encore sur le pas de sa terrasse, en direction de l'ex enseignant qui s'éloigne en trotinant :

- Pétain toi-même, hé va donc !

Ces anecdotes commencent à me lasser. Je ne désire plus ni louangeur ni contempteur. Je me décide à mettre de l'eau effervescente dans mon trou et, du jour au lendemain, je me réveille avec une banale migraine. Je me précipite à la pharmacie pour acheter de grandes quantités d'aspirine, en claironnant la commande au milieu des clients. Je dois annoncer au monde ma miraculeuse guérison !

Au café de la Poste, j'étale ostensiblement les boîtes de médicaments devant moi, je réclame *à tue-tête* le verre d'eau que je lève bien haut vers les habitués avant d'avaler cul sec le pétillant contenu.

- Ça va mieux, on dirait ? La forme revient... Demain on arrose ça, hein ? Avec des vraies bulles dans le gobelet cette fois, et c'est la qui maison régale ! me crie le patron depuis son trône buvette. Et aussitôt il claironne une autre question, lui déférant comme une aura collégiale, avec un clin d'œil qui balaye le tour du comptoir :

- Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, dis voir ?

- J'sais pas, impossible de me souvenir, c'est idiot ...

Alors que ma réponse se perd dans les persiflages des clients, le mastroquet saisit l'occasion de regonfler

encore le moral de sa troupe :

- Ça ne fait rien, l'important, c'est de rebondir, hein ?
Comme une balle !

Ordinateur de bord

Pascal Tozzi
Bordeaux

Dans son mobilier flambant neuf, le président directeur général Montana se frotte les mains en reposant le journal du jour sur l'acajou fraîchement ciré. Les gros titres valent bien un petit verre de Cognac qu'il se sert sur-le-champ, en vainqueur. Il boit d'un trait, à la santé de la sculpture callipyge sans tête, mais signée d'un grand nom qui surplombe le bar. Les nouvelles sont bonnes, même excellentes, pour le groupe *Careasy*. La cotation en bourse de la firme affiche une hausse fulgurante, lui assurant de loin la première place du marché international de l'automobile.

Le lancement de la nouvelle gamme *Secure* a été un coup de maître. Il faut dire que les chiffres et les campagnes gouvernementales pour la sécurité routière ont largement contribué au succès de la voiture « la plus sûre du siècle ».

Yvan Montana a remercié les dieux annonceurs quand il a vu le premier spot contre la vitesse excessive. Cette petite fille déchiquetée en gros plan a plus fait pour son commerce que n'importe quelle propagande publicitaire hors de prix. Dans les annales des images vendeuses, seule la petite vietnamienne, il y a bien longtemps brûlée au napalm, faisait figure de

concurrente sérieuse. Merci les enfants.

Le président enfonce le bouton de la ligne directe avec le secrétariat. D'une voix sensuelle, Agnès se met aux ordres de son patron. D'un ton sec il lui demande d'appeler son associé et d'apporter deux expressos.

La secrétaire sort avec une démarche chaloupée. Le président raccompagne des yeux sa chute de reins impeccable en soufflant sur son café. Patrick Simon entre sans frapper dans la pièce et dans les persistances légères du parfum d'Agnès. Il mime une révérence exagérée devant Montana qui s'esclaffe en lui jetant la presse du jour :

- Alors mon cher, satisfait ? lance le président après un court moment.

- Il semble bien que nous ayons gagné une bataille, répond l'ingénieur après avoir rapidement évalué les derniers résultats.

- Une bataille ? Mais avec le brevet du système *Car Secure* nous avons miné le terrain de la concurrence pour des années, mon vieux !

- C'est vrai que nous avons pris une sacrée longueur d'avance sur le siècle... et ils ne sont pas près de connaître le fin mot de l'histoire, raille Simon.

- C'est sûr... renchérit le patron d'un air rêveur.

- Salut Patrick... faudra qu'on arrose ça !

Simon quitte le 54^{ème} étage et regagne les entrailles du bâtiment où se trouve son bureau, "sa tanière" comme il aime dire à ses collègues, avec le but secret de couper court à toutes les questions. Il préfère la

solitude et n'aime pas s'attarder avec les autres employés. Ceux-ci ont d'ailleurs depuis longtemps renoncé à en savoir plus sur sa mission exacte au sein de l'entreprise *Careasy* et sur le travail de ce type qui reste "dans son monde". Le troisième sous-sol et ses néons, accessible aux seuls et rares porteurs d'un badge de sécurité niveau 4.

L'ascenseur ne met pas plus de trois minutes pour relier les boiseries apparentes du pouvoir à la salle des machines où se réplique sa puissance.

Après avoir déverrouillé tous les systèmes de sécurité, Simon ouvre la porte de son antre sur les trois pièces en enfilade qui composent le local. La première, où trône sans véritable concurrence un puissant ordinateur, sert de bureau. Le reste constitue une sorte de laboratoire dont l'aspect médical semble bien étranger à l'industrie automobile. Et pourtant... C'est ici, dans le ronronnement silencieux des locaux techniques que s'est tressée la corde qui doit pendre la concurrence.

Quand il s'est lancé dans le projet *Car Secure*, le jeune et brillant ingénieur Patrick Simon avait déjà compris deux choses. Il était d'abord certain que la sécurité deviendrait le premier argument commercial de l'industrie automobile, en même temps qu'une priorité politique et nationale. Il était ensuite intimement convaincu que la machine ne pourrait jamais surpasser l'homme. De ces deux postulats naquirent des pages d'équations et des heures de

calculs informatiques. Autant d'avis de décès cloués sur ses amours, ses amitiés, ses relations et sa famille. Pendant plus de cinq ans, il mourut à sa condition d'homme pour renaître à celle d'insecte troglodyte. Les nuits comme les jours étaient les témoins indifférenciés de la poursuite de son objectif devenu obsessionnel : arriver à introduire un élément humain dans les modules d'intelligence artificielle liés à la sécurité de conduite des véhicules *Careasy*.

En matière d'élément humain accompagnant efficacement les progrès technologiques, Simon pensait en fait plutôt à un sentiment capable de juguler définitivement les vellétés de chauffard qui sommeillent en chaque conducteur. Il en était arrivé à la conclusion qu'il lui fallait arriver à synthétiser la peur et les angoisses humaines. Mais pas n'importe lesquelles. Celles directement surgies des dangers de la route et des conduites à risques.

Ces premières conclusions l'avaient lancé sur de nombreuses pistes, sans grand succès. Pourtant, le soutien de Montana, dont le flair était l'élément le plus sûr après la porte de son labo, ne lui avait jamais fait défaut. Même si certains mois furent arides...

Jusqu'au jour où, d'un coup de pioche sur le *Web*, il trouva un vrai filon : une étude sur la mémoire cachée des séquences ADN. Hermann Tyrren, scientifique marginal de petite renommée, venait de trouver, derrière les données classiques de l'encodage génétique, les traces de certaines émotions liées aux

moments marquants de la vie du sujet. La découverte ne fut pas prise au sérieux par la communauté scientifique et ne connut aucun écho. Sauf dans la tête d'un certain ingénieur, enfermé depuis deux ans dans un certain sous-sol, qui ne put retenir un cri de victoire.

Patrick Simon avait longtemps été en contact avec Tyrren. Ils s'étaient rencontrés de nombreuses fois à Munich, Genève, New York...

Un jour, le savant disparut mystérieusement, fauché par un camion, alors qu'il s'enfuyait de son domicile en passe d'être ravagé par les flammes. Une semaine plus tard, la multinationale *Careasy* déposait un dossier confidentiel sur le bureau du ministre, conformément à une nouvelle procédure de protection des innovations permettant de préserver le secret sur certains procédés techniques.

Dans les quelques jours qui suivirent, plusieurs convois accédèrent de nuit et sous haute surveillance au local livraisons du 5^{ème} sous-sol de la tour *Careasy*. Le personnel présent, habitué aux arcanes de l'industrie de haut-vol, n'a rien vu de plus bizarre que d'habitude. Rien d'autre qu'un étrange ballet de boîtes réfrigérées, entassées sur le monte-charge, sous le contrôle d'un ingénieur légèrement fébrile et d'un patron en tenue décontractée.

L'opération se renouvelle aujourd'hui. Le café offert par Montana n'est pas la seule explication à sa surexcitation. Cette fois seul, Patrick Simon introduit

la clef magnétique qui donne accès au niveau inférieur. La porte s'ouvre. L'ingénieur sort de la cabine dont l'inox déforme ses reflets et fait un signe de tête au garde qui est en liaison radio avec l'extérieur. Tout semble en place. Le grésillement du talkie-walkie annonce l'arrivée des fourgonnettes puis vient un "R.A.S." signant la fin des contrôles habituels. Simon donne son accord au vigile en levant son pouce comme un empereur romain. Le rétiaire transmet et le portail en métal galvanisé s'ouvre sur les phares de quatre véhicules frigorifiques noirs qui manœuvrent pour se placer en marche arrière devant la cage de l'élévateur.

Le déchargement a duré environ cinq minutes et Simon signe un bon de livraison vierge au transporteur qui se débrouillera ensuite pour remplir le formulaire de façon arrangeante pour tout le monde. Le temps presse et l'ingénieur regagne seul l'étage supérieur. Le chargement de boîtes plastifiées monte en parallèle. Patrick les ramène une par une dans le calme et le secret de son bureau, et les range aussitôt dans le grand frigo qui occupe un mur entier de son trois pièces.

Il doit maintenant contrôler la marchandise avec soin. Simon choisit en sifflotant son container parmi tous ceux qui lui font face. Il compte avec son index comme le font les enfants qui jouent à cache-cache pour désigner celui qui s'y colle. Le numéro 23A-r1 est apporté sur la paillasse centrale pour livrer son

contenu à la lumière du scialytique. L'ingénieur fait claquer ses gants en latex avant de soulever le couvercle de la glacière avec le soin d'une cuisinière surveillant un ragôût. Il plonge ses mains au cœur du plastique étanche et en sort un encéphale humain en parfait état.

Beaucoup ont longtemps imaginé que le cerveau était le siège de l'âme. Alcmeon de Crotone le considérait déjà en tant que lieu de la sensation consciente et Hippocrate en faisait, de son temps, l'épicentre des sensations, de la motricité et de l'émotion. Peu se seraient en revanche doutés qu'il constituerait une planche de salut pour l'industrie automobile.

Le lien entre Hermann Tyrren et *Careasy* est bien là, masse gélatineuse et sanguinolente entre les mains de Simon.

Ces quasi deux kilos de cellules nerveuses, leurs sillons, leurs commissures, leurs noyaux, leurs matières grise et blanche...tout cela transpirait des angoisses et des affres de la condition humaine. Il avait suffi d'apprendre à déchiffrer et à identifier les milliards d'informations psychiques contenues par ce tissage complexe de données.

Les trente années de recherche d'Hermann Tyrren avaient largement facilité la tâche. Patrick Simon était intervenu en bout de chaîne pour une application spécifique aux accidents de la route. C'est le moment que Tyrren, trop peu rémunéré à son goût, avait choisi

pour menacer de tout dévoiler à la presse et de se payer en même temps une large publicité valant reconnaissance internationale de ses travaux. Le pauvre était mort peu après.

Depuis, tous les cerveaux du pays prélevés clandestinement - et exclusivement - sur les corps des personnes tuées dans un accident de la route sont désormais susceptibles, en fonction des besoins, d'arriver dans le petit laboratoire de Monsieur Simon. L'offre, très supérieure à la demande, permet une sélection sévère. Les « ramasseurs » anonymes sont de plus en plus nombreux et l'ingénieur du 4^{ème} sous-sol de *Careasy* a même mis au point un programme spécifique permettant de trier les candidats.

Une corrélation a en effet été établie par Tyrren et Simon entre la violence de l'accident et la fiabilité de l'assistance de sécurité embarquée à bord d'un véhicule témoin. Plus la peur a été grande lors des quelques fractions de secondes qui ont précédé l'accident, plus elle est bonne conseillère dans la recherche d'une conduite sûre. Les tests ont par exemple montré que vous ne pourrez jamais griller un Stop, ou mettre en danger un piéton, si votre véhicule est équipé d'une cartouche organique *Car Secure* élaborée à partir de l'encéphale d'une mère écrasée avec son fils à la sortie de l'école.

Dans un même ordre d'idées, le prix élevé des véhicules *Secure* haut de gamme s'explique par le montage systématique de cartouches issues d'accidents

collectifs. Plus rare, ce type de sinistre a l'avantage de générer des peurs qui s'alimentent mutuellement jusqu'à atteindre des taux records permettant, en aval, une réaction autonome quasi-infaillible de l'intelligence artificielle allouée à la sécurité d'une voiture de chez *Careasy*. Le choix des cerveaux est une étape décisive pour la fiabilité du système.

Au-delà du tri, parvenir au résultat final est aujourd'hui enfantin... pour Patrick Simon ! Une « bouillie » de cervelas à l'entrée du synthétiseur avec un ajout de physio-transmetteur Z.32, un passage au neuro-transcripteur, et le logiciel de spectro-décodage se charge d'isoler en quelques heures les marqueurs intéressants qui seront synthétisés et réinjectés, en fin de chaîne, dans une culture de gelée à mémoire active.

Dans un grand éclat de rire, Montana, spécialiste, avait surnommé l'opération : « Brainstorming ».

Le résultat est là, dans l'armoire de conservation qui jouxte le frigo : suffisamment de matériel psychogénétique pour équiper toutes les gammes de *Secure* durant les dix ans à venir.

Pour l'instant, Patrick Simon jette un coup d'œil sur la fiche signalétique qui accompagne son paquet dégoulinant. Parfois, le nom est porté dans le coin en haut à gauche. Ce n'est pas le cas ici : « Monsieur X... décédé peu après sa femme à 23:34, le 2 mars 2034. Accident mortel sur la A69 ». Une petite plus-value s'il a vu sa compagne mourir sous ses yeux, pensa l'ingénieur en replaçant l'encéphale dans sa boîte...

Quelques mois plus tard, dans son mobilier encore neuf, le président directeur général Montana se tient la tête entre les mains. Le journal froissé est posé sur l'acajou fraîchement ciré. Les gros titres lui donnent la nausée. Un verre de Cognac ne lui sera d'aucun secours. La sculpture callipyge sans tête mais signée d'un grand nom vient de servir de défouloir et gît brisée sur le sol froid.

Les nouvelles sont plutôt mauvaises pour le groupe *Careasy*. La cotation en bourse de la firme amorce une légère baisse lui assurant la perte de la première place sur le marché international de l'automobile.

La nouvelle gamme *Secure* est presque ouvertement mise en accusation et certains commencent même à surnommer les véhicules du groupe *Careasy*, « les voitures tueuses ».

Yvan Montana a supplié les dieux annonceurs quand il a vu le dernier journal télévisé. Cette petite fille déchiquetée en gros plan avait été expulsée d'une de ses *Secure* aussitôt mise en cause par la presse et les concurrents. Quelle saloperie les enfants !

Le président enfonce le bouton de la ligne directe avec le secrétariat. D'une voix affligée, la remplaçante d'Agnès répond au patron. D'un ton abattu, il lui demande si l'ingénieur Simon est là. Il n'y aura pas de café cette fois.

La secrétaire fait entrer l'ingénieur. Le président ferme les yeux et soupire. Patrick reste debout dans la pièce.

Les deux hommes restent un moment silencieux.
Le patron rompt à regret le silence :

- Alors Patrick, que faisons-nous ?

- Je pense que vu le nombre d'accidents, nous devrions rappeler les *Secure* qui sont encore en circulation, murmure Simon d'une voix atone.

- C'est la catastrophe assurée. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Je croyais que nos voitures étaient vraiment sûres... Comment expliquer tout ça... ces accidents, ces pertes de contrôle, ces passants fauchés... Dès que les médias auront fait les recoupements, nous aurons des explications à donner au public, aux juges... Les voitures tueuses...

Comment cela est-il possible ? Donnez-moi au moins une explication pour que je me résigne... L'avocat d'une association de consommateurs vient de me signifier les trois premières plaintes qui viennent d'être déposées contre *Careasy*. Il y a soi-disant une affaire concernant un père qui aurait perdu le contrôle de sa voiture ou plutôt dont la *Secure* aurait pris le contrôle d'elle même pour écraser un enfant de six ans qui roulait à bicyclette... C'est impossible... Hein ?

- C'est possible...

- Quoi !...

- Je dis c'est possible. Depuis la première mort accidentelle j'ai repris tous mes travaux et ceux de Tyrren pour essayer de comprendre...

- Et alors ?

- Alors le vieux avait raison...

- Putain ! Mais vous allez me le cracher, ce morceau ? hurla Montana à bout de nerfs.

- Quelques temps avant qu'on s'occupe de lui, le vieux disait que l'on ne pouvait pas être sûr à cent pour cent d'avoir pu isoler un seul sentiment ou une seule émotion forte dans le spectre ADN...

- Je ne vous suis pas Simon...

- Vous êtes con ou quoi ? s'énerva à son tour le fidèle associé, on a tout misé sur la peur, les angoisses de l'accident, d'accord ? On a pensé que remettre artificiellement le traumatisme de la victime en suspens impliquerait en retour une prudence extrême, exploitable par notre système. On a parié sur une tétanie post-traumatique traduite en données bioniques sécuritaires, qui serait le meilleur garde-fou pour éviter à tout prix les infractions ou les risques d'un autre accident mortel...Sauf que...

- Sauf que quoi ?

- Sauf que certaines victimes ont aussi développé une haine extrême contre les responsables de leur mort accidentelle. L'encodage de la peur s'est couplé à celui de cette haine simultanée. Dans le dispositif de sécurité *Car Secure*, les réflexes post-traumatiques de prudence bio-transcrits depuis l'encéphale peuvent, dans certains cas, cohabiter avec des impulsions de vengeance.

- La vengeance des morts par accidents... D'où des "voitures tueuses" ...

- J'en ai bien peur hélas.

Peu après cette conversation, un appel a été lancé pour rappeler les véhicules de la gamme *Secure* dans les concessions *Careasy* au motif d'une défaillance du système auto-contrôlé de freinage. Les procès intentés n'ont eu que peu de conséquences. Le dossier *Car Secure* n'a jamais pu être ouvert grâce à la loi assurant le "secret-confidentiel" sur des innovations d'intérêt national.

Les quelques procès se sont éteints sur des erreurs de procédures et quelques dommages et intérêts. Dans la même période, alors qu'il ramenait son véhicule à l'usine, Patrick Simon a été mortellement fauché par sa propre voiture. S'il avait pris le temps de vérifier l'identité du "donneur" d'encéphale utilisé pour concevoir son système de sécurité routière, il aurait pu lire un nom, griffonné dans le coin gauche de la petite fiche signalétique accompagnant le cerveau, celui d'Hermann Tyren.

Bas morceaux

Laurent Dominguez
Keriot

Pour l'occasion, la cité avait dû refermer ses portes, tandis qu'alentour s'opérait un déchiquetage méthodique, une vraie machine à faire le vide, un contraste sans précédent de pénombre, spectacle d'une terre à l'agonie.

C'était le jour de la révolution à Apnuf, ancienne Apnufiejwok, en 2011. Comme dans tout le pays, le carnaval battait son plein avec son lot de couleurs plus qu'extraordinaires et la population se sentait enfin libérée de son quotidien.

La fête était là, déversant des travellos extra big lolo jusque dans les moindres recoins.

Au milieu de cette animalerie, des chats en érection engouffraient leurs langues guillerettes dans des becs de pigeons tout étonnés ; de jolies robotes cliquetantes déployaient de longs bras armés de doigts pinçus pour essayer d'attraper ce qui restait d'humanité dans ce cloaque animé ; les marcelles qui s'envolaient, dévoilaient des odeurs multiples de sueur, proches du patchouli, de celui qui donne envie de vomir.

Apnuf fut la dernière à garder cette enivrante joie de vivre à l'intérieur de ses murs, avant d'être entièrement détruite par les équipes du PER (le parti d'en rire) toujours au pouvoir à l'heure actuelle.

Depuis ce triste épisode, Xanu le chat, rare survivant, ne fait plus sécher ses fromages frais sur le balcon chaque mardi, en rêvant à des prénoms bretons anciens comme il adorait en recopier sur un petit carnet.

Les abats

Jean-Luc Richelle
Porcheres

Je n'en finis pas de marcher dans les rues bordelaises à la recherche de tricandilles. Ceux qui savent le goût des abats ne se laissent pas aller à un steak-frites. J'expérimente des tables qui offrent ces plats délaissés d'une cuisine traditionnelle. Je mange parfois dans un bistrot ouvrier peu engageant, je traîne dans une gargote près des quais à Bacalan, je m'égare dans une impasse sans touriste du centre ville, je migre d'étape en étape en notant tout ce qui me paraît relever d'une ethnographie urbaine un peu particulière. Je laisse déborder mon imagination pour goûter non seulement les plats mais la vie simple et crue qui se dégage de l'endroit. Je me nourris avec surprise et plaisir de cœur, de foie, de gras-double, de rognons... C'est ainsi que j'ai commencé à avoir une double vie : le jour j'enseigne les rythmes quotidiens de la vie urbaine, la nuit j'apprends à me fondre dans des secrets que cette ville préserve. Je goûte avec saveur l'intérieur doucereux d'animaux que des cuisiniers talentueux savent découper sur la table des métiers de la bouche.

A vrai dire, la vie devient impossible. Je me cache depuis quelques temps. Chaque fois que je sors dans la rue, je tombe sur ce même homme. Il doit me guetter.

Il m'aborde poliment et me demande de façon insistante quand je lui remets mon manuscrit et si j'en ai parlé à d'autres personnes. Le matin, alors que quelques employés encore endormis traversent la place Camille Julian, IL M'ATTEND. Le midi, alors que je longe une rue désertée du quartier Saint-Michel, IL APPARAÎT. Le soir, quand je me fonds à l'angle du cours Victor Hugo et de la rue Sainte-Catherine pour manger un tartare de bœuf au café des Arts, IL EST LÀ. Je n'ai plus un moment tranquille. Il me harcèle. Quatre, sept, dix fois par semaine, je le croise. Je ne comprends pas son empressement à obtenir ce texte. Pourquoi me suis-je engagé dans cette affaire ? Est-ce que je suis vraiment engagé ? Je ne me rappelle pas les détails de cette soirée un peu trop relâchée à cause de l'alcool, sinon vaguement. Je lui ai effectivement présenté ce projet comme de la fiction, d'ailleurs rien ne pouvait laisser penser le contraire, même si cela ne tenait pas trop la route. Je n'avais pas écrit une page, que quelques lignes sur des bouts de papier. Mais, question de bluffer, je lui ai dit que j'étais sur la fin. Pourtant, ce deuxième manuscrit n'est pas prêt d'aboutir ! Les idées se bousculent mais d'autres projets interrompent celui-ci. Il semble avoir peur que je donne ce texte à quelqu'un d'autre en premier. Pourquoi ? Même si j'en écrivais une nouvelle, mon éditrice n'en voudrait pas. Je n'ai de plus jamais fait parler de mon écriture en dehors d'un cercle très limité de lecteurs bienveillants. Obligé de me cacher pour

fuir un inconnu qui me réclame un texte pas encore écrit ! Dire que certains courent après un éditeur. Dans la discussion, je n'ai pas eu de mal à le convaincre quand je lui ai parlé du groupe intégriste de Saint-Éloi. Qui n'a pas entendu parler de cette histoire locale dont la presse, même nationale, s'est faite l'écho à plusieurs reprises ? Il m'a écouté avec attention quand j'ai raconté la confession entendue malgré moi d'un de ces séminaristes fanatiques, sur les meurtres qu'ils commettent. Il m'arrive parfois de penser à des histoires assez incroyables. Comment pouvait-il croire à mon hypothèse d'un plan d'extermination des étrangers, tant la ficelle était grosse ? Chaque mot paraissait l'électriser davantage. Alors j'en ai rajouté. J'ai brodé une histoire de momies, des réunions d'un petit groupe d'extrémistes et des disparitions lues dans la presse. Là, il ne m'a plus lâché. Le lendemain, j'avais dormi jusque tard dans l'après midi et j'avais oublié la soirée. PAS LUI.

Les tripoux à la bordelaise sont une préparation rare. Ils sont concoctés avec les quatre estomacs du bœuf et un pied de bœuf désossé mais le cidre est remplacé par un vin de Bordeaux. Trouver le Saïgon qui en propose certains soirs de novembre se mérite. Après une orgie de ces tripes à la bordelaise et cinq verres de ce liquide sombre que le patron présente comme du *vin-d'ici-dessous*, le grand maigre qui partageait mon coin de table s'est intéressé à mon carnet de notes. Son visage cirieux montrait un nez

camus, un regard asymétrique et une bouche étroite ne correspondant pas à sa grande taille qui lui donnait un air d'intellectuel. Je lui ai dit en riant qu'après un livre sur un gang de poules, j'étais en train d'écrire sur un gang de séminaristes ! Il n'a pas du tout ri mais il a tourné sa chaise vers moi pour s'isoler des voisins et il m'a regardé en frottant ses yeux voilés par la fumée. Bien que la clientèle de ce restaurant ouvrier ne soit pas très bourgeoise, je me suis dit qu'il fallait élever un peu la discussion :

- C'est un petit groupe qui attire des étrangers à la rue, des sans papiers, des étudiants, quelques prostituées. Ils leur proposent un hébergement, des repas, ils les aident un peu et ils les font disparaître en moins de deux.

- Non ? Tu rigoles ?

- J'ai l'air ? Pendant que la presse s'intéresse à l'église Saint-Éloi de la rue Saint-James, ils officient à Saint-Michel dans les catacombes

- Qu'est ce que c'est que ces foutaises ? Répond-il de façon triviale et le regard envieux.

- Quoi, tu ne me crois pas ? Tu n'es jamais descendu dans les sous-sols de l'église évidemment. Tu ne sais rien des souterrains et des momies sous la Flèche à part tout ce que les guides pour touristes racontent. Ecoute, un jour je me suis retrouvé dans l'église et je suis rentré dans un confessionnal. Juste pour voir ce que cela faisait de se retrouver dans cet isolement. Je réfléchissais en m'imprégnant du silence

quand quelqu'un est entré dans une loge latérale et s'est agenouillé. Vrai ! Un homme a baissé la tête et a commencé à me parler.

- Non ?

- Comme je te le dis ! Je n'ai pas osé sortir pour lui dire que je n'étais pas un prêtre et j'ai bien voulu qu'il s'arrête mais il était sous l'emprise d'une sorte de logorrhée et quand il s'interrompait, je ne trouvais rien à dire que des petits bruits et grognements qui en fin de compte l'encourageaient à continuer. Il m'a parlé d'un groupe de séminaristes et de laïcs se réclamant de l'Opus Dei, dans lequel il s'était laissé entraîner. Il m'a raconté qu'ils momifiaient des étrangers et des gens de la rue dans les souterrains de l'église pour raviver un vieux culte templier. Tu parles bien que je n'en revenais pas. Il était tellement perturbé qu'il a lui même récité ses prières et que j'ai réussi à le tromper en marmonnant quelques mots quand il a fini son récit. Il est parti précipitamment. Je l'ai regardé de loin : jeune, cheveux rasés, tenue grise passe-partout avec un pantalon un peu court, il marchait vite.

- Et après ? Tu l'as cru ?

- Tu rêves ? Tu l'aurais cru toi ? A vrai dire, j'ai voulu savoir.

- Que veux tu dire par « *j'ai voulu savoir* » ?

- Je l'ai revu, je l'ai suivi, j'ai tout vu, c'était vrai. J'ai tout écrit. Cela m'a pris deux mois. Mais personne ne le croira.

- Ah si tu veux le publier, je suis preneur ! Moi je

suis prêt à te croire, donnes moi le manuscrit et je m'en occupe.

- D'accord, le temps d'une nuit pour décanter ces verres !

N'IMPORTE QUOI ! Il faut que j'arrête ces tournées. J'ai vu l'histoire brûler de curiosité dans ses yeux, même s'il m'a paru trop crédule puisque rien n'était vrai. Et pour ne pas finir sur une promesse sans lendemain avant la fermeture de l'établissement et la fin de la deuxième bouteille, quand il m'a dit qu'il était un éditeur qui commençait à faire sa place dans ce monde d'imposture, je lui ai lâché une autre information : que j'avais des preuves, dont un plan du souterrain dessiné par Loirette en 1939. Depuis, il est après moi. Heureusement que je ne lui ai pas donné mon adresse. Bon sang, je ne sais pas d'où tout cela me vient mais il va falloir que j'arrête de parler à des inconnus de ce qui me passe par la tête. Il avait bien bu et on s'est donné rendez-vous le lendemain mais en sortant, il a glissé contre le mur. Il s'est appuyé dans la pisse qui couvre cette partie du bâtiment, avec un filet d'eau venu d'une gouttière qui glissait sur ses cheveux et longea le bras gauche de son costume râpé.

- ET D'APRES TOI : ILS EN FONT QUOI...des momies ? Je dégustais ma répartie : je lui aurais balancé un poing dans le sternum, cela aurait eu le même effet. Il roulait des yeux sans bouger, blême. J'en ai profité pour lui conseiller de se reposer un peu, avant de repartir moi-même à pieds, un peu de travers, et je l'ai

quitté en l'assurant que la société entière était un spectacle caché dont nous étions, pire que des spectateurs, des sociétaires !

- GGGGNNNNFFF, fut sa seule réponse avant de s'effondrer.

Le petit matin était juste entamé, il devait être deux heures. Par contre je suis reparti par l'arrière de la gare car la musique des boîtes de nuit sur les quais avait du attirer trop de fêtards que je ne voulais pas croiser dans mon état.

Pour rentrer chez moi, je passe près de la Flèche Saint-Michel. Elle est dressée comme un pieu dans le sol et a été bâtie sur le charnier du cimetière paroissial à la fin du 15ème siècle, et 15 mètres en avant de la façade orientale de l'église. Elle se situe à l'emplacement d'une lanterne des morts qui elle-même a succédé à une ancienne construction ayant rapport avec un lieu de culte des templiers. Ces derniers ont creusé des souterrains conduisant à des caveaux où des momies ont été trouvées. Peu de monde se rappelle du COMITE DE SAUVEGARDE DES MOMIES créé en 1979 par monseigneur Patrick Truchemotte, archevêque du saint siège de Gazinet, de l'église gallicane qui se revendique héritière de l'église catholique française et ne reconnaît pas l'infailibilité pontificale. Il a écrit l'histoire de chacune des momies dans ses cahiers de l'académie d'Ausone. Il reste d'ailleurs les photographies de soixante huit d'entre elles, puisque deux, que le papier photo n'a jamais pu

révéler malgré leur prise dit la légende, ont disparu. Il ne souhaitait pas leur transfert au cimetière de la Chartreuse ainsi que la municipalité en avait l'intention. Je me remémorais tout cela au moment où je suis arrivé à hauteur de l'église. Tout est allé très vite et cette nuit là j'aurais mieux fait de me coucher tôt pour finir *L'homme qui marchait sur la lune* d'Howard McCord. Je ne sais pas comment j'ai décidé d'aller voir ces momies, mais sûr que l'alcool m'a aidé dans cette décision. Il ne m'a pas été trop difficile de trouver le passage que signalent vaguement des guides locaux dans leur visite de l'édifice, mais qui reste strictement interdit pour cause d'éboulement. Il a été plus compliqué d'y accéder par un coulisement du support d'un large retable composé de trois pièces de bois peint fixé derrière l'autel, puis de descendre courbé les marches d'un tunnel à l'odeur forte de salpêtre qui tombait des murs contre lesquels je m'appuyais en avançant. A la faible lueur d'une torche que je tenais fermement, j'avançais avec une prudence inversement proportionnelle au rythme des battements de mon cœur. Une sourde angoisse m'envahissait lentement au fur et à mesure que je m'enfonçais sous la terre. L'envie de sortir à l'air se cognait à la peur de rester coincé dans ce boyau qui paraissait infini. Je respirais de façon désordonnée. Le trajet a duré environ vingt-cinq minutes. J'ai dû marcher pas loin de trois cents mètres. L'almanach de la ville de Bordeaux de 1844 édité chez Lafargue indique un tunnel qui conduit à un

caveau muré en 1575, puis un second qui mène à un caveau d'ossements entassés et à l'autre bout au puits de la Guivre rue du Mirail, enfin un troisième passage qui conduit au deuxième caveau des momies, fermé au public, et à l'autre bout à la fontaine du Marché neuf. Le plan trouvé dans les cahiers de monseigneur Truchemotte reproduit des renseignements similaires à ceux-là que j'ai trouvés dans des ouvrages de la bibliothèque des Capucins. Au moment où je me demandais si je n'allais pas faire demi-tour, des voix se sont faites entendre. Je me suis arrêté de marcher et de respirer, j'ai éteint, je me suis collé à la paroi et j'ai écouté. J'étais trop loin pour comprendre distinctement ces paroles qui restaient étouffées. Cela ressemblait à des prières marmonnées et je pensais qu'un rituel avait débuté. J'en ai profité pour suivre sans bruit le tunnel en laissant de côté les pièces éclairées et je me suis réfugié un peu plus avant dans une cavité du mur qui constituait comme un début de deuxième couloir, mais sans profondeur. Recroquevillé, sans bouger, j'ai attendu qu'ils partent. Cela a été long, environ trois heures.

Le silence s'est installé. Je me suis levé et j'ai inspecté les lieux, méfiant, la torche éclairant devant moi. J'ai senti, malgré le froid, des gouttes de sueur perler dans mon dos et sur mon front. En pénétrant dans des pièces plus larges en forme de crypte, j'ai respiré une odeur forte de produit chimique qui m'a pris la tête. En tournant la torche tout autour de moi,

j'ai vu des caveaux de pierre remplis de liquide à la fois sombre et blanc comme de la neige cristallisée. J'ai balayé le bain avec le faisceau de lumière en m'approchant. L'envie de vomir est venue comme un jet chaud sans prévenir. Devant moi : UN CORPS NU ET FIGÉ D'UN HOMME, les yeux ouverts, était étendu. J'ai reculé. J'ai alors heurté une table sur laquelle j'ai pu m'appuyer. Mais la sensation d'avoir touché des vêtements m'a poussé à rebondir et en me retournant j'ai éclairé un autre corps, allongé, qui suintait de poix noire et brillante. J'étais aussi raide que la momie nue et droite que je découvrais maintenant, calée contre le mur devant moi, recouverte de henné couleur ocre et rouge. Je ne la quittais pas des yeux de peur qu'elle n'avance vers moi et il m'a fallu un bon moment pour me soustraire à cette paralysie soudaine. L'odeur me prenait à la gorge. J'ai inspecté les pourtours de la pièce avant de me rendre dans la seconde. J'ai compris que je me trouvais dans un laboratoire de momification improvisé à cinquante mètres sous la place Saint-Michel en 2011 ! Plusieurs tables en forme de cuvette supportaient des cadavres. L'un d'eux était presque entièrement recouvert de sable sec. Ce dernier permettait d'absorber l'humidité du corps, de le dessécher et de le rigidifier. J'ai mordu mon mouchoir rempli de glaires que j'ai crachées plusieurs fois au sol sans vergogne. Un autre corps était allongé sur du natron solide et la cuve sentait le bicarbonate de sodium. Un autre encore était isolé au

centre d'une dernière salle avec des étagères contre une paroi. Il s'agissait apparemment de la pièce réservée aux éviscérations. La méthode de l'huile de cèdre permet au bout de soixante dix jours de laisser s'écouler les viscères liquéfiés avant l'étape de dessiccation que favorise le natron. Mais une autre méthode prévoit d'ôter certains viscères. J'avais lu tout cela sans jamais m'imaginer le voir. Je vacillais. Des abats humains déposés dans des bacs sur les étagères se mélangeaient alors devant mes yeux avec mon dernier repas. J'ai éclairé ce qui restait de ce visage. Il avait un trou noir dans la partie haute de la cloison des fosses nasales, au milieu de l'os ethmoïde, par où le passage d'un crochet permet d'enlever le cerveau, aussi facilement qu'on attrape une éponge de mer. Enlever la cervelle de son ennemi est une façon de lui prendre ses forces. A la différence de la cervelle d'agneau qu'on laisse dans la tête quand on la cuisine à l'espagnole... Je me sentais mal. Je me suis mis à rejeter un reste de bile, l'estomac tordu de dégoût et de douleur. Un moment d'absence, je me suis senti fléchir. J'ai vu comme en rêve un tapis d'abats rouges frais me recouvrir et un chevillard des abattoirs avec un tablier recouvert de sang s'approcher, une masse à la main.

J'étais en nage, froid de sueur. Je me suis relevé de cet étourdissement, la tête lourde. J'ai couru pour repartir en sens inverse. J'ai foncé, trébuché, cogné les parois, bousculé le retable. J'ai défoncé une porte

latérale et je suis rentré chez moi, à pas pressés, pour m'enfermer à double tour. Le rhum m'a réchauffé et a fini par m'endormir dans deux couvertures.

Tout a dérapé à partir du moment où j'ai commencé à raconter quelques bribes de cette nuit-là. Enfin, j'ai juste partagé des morceaux de cette histoire qu'il me semblait à peine avoir vécue. Je ne sais pas trop ce qui m'a pris de me confier ainsi, mais ma vie a basculé. AUJOURD'HUI, un ensemble de personnes, sans parler des objets qui m'entourent, s'y mettent pour me faire renoncer à la vie. Ils doivent me trouver perturbé et veulent prendre soin de moi. La seule solution que j'ai trouvée est de les fuir. En cette fin d'année, les choses s'accélérent, s'embrouillent sans que je le veuille. Une sacrée envie de tout balancer et de partir à la campagne dans une nouvelle existence me prend chaque fois que je sors dans des rues trop remplies de monde. JE NE SORS PRESQUE PLUS. Je ne vois plus personne. Je me cache. Je renonce à l'amitié. Le soir je m'endors avec de mauvais rêves et de mauvaises pensées et le matin, épuisé, je ne m'en rappelle plus. Je ne réponds pas au téléphone, je me suis laissé pousser la barbe et je porte un chapeau. Je n'ai pas revu cet homme dehors. Toute cette histoire me pèse. Je dois pourtant affronter l'extérieur. Je pars au travail stressé et j'attends avec impatience les fêtes, moi qui les fuis d'habitude. Je me sens agressé au moindre bruit. Je me retourne dix fois tous les cent mètres. Tout cela ne peut pas durer. Le soir du

réveillon, je marche sans but dans des rues quasi vides. Minuit sonne. Je décide de remédier à cette angoisse permanente. Il faut que je prenne du recul. J'aspire des bouffées d'air froid. Je dois faire la paix avec moi-même. M'en remettre au destin qui apaisera mon esprit. J'entre à la suite de quelques familles dans la première église venue. Des chants doux s'élèvent. Je trouve une place au milieu de l'allée centrale, coincé entre des jeunes aux regards éclairés. La salle est comble. Je sens des encens défraîchis. Le prêtre qui officie en latin se retourne : grand, maigre, une peau de cuir, un nez camus, des yeux asymétriques, il pose son regard brillant SUR MOI. C'EST LUI ! Le flash ! Je réalise que je me trouve dans l'église Saint-Éloi, rue Saint-James ! Comment est-ce possible ?? Je me fige. Je perds en un instant toute capacité à penser. QUE FONT-ILS DES MOMIES ? Je n'entends plus ce qu'il dit. Sa bouche étroite remue comme s'il suçait ma cervelle à distance. Je sens que je m'écroule.

Table des matières

Vignette de piéton <i>Ursula Henschel</i>	p 11
Chacun son tour <i>Didier Laguette</i>	p 25
Le roi du boudin <i>Mireille Bordes</i>	p 39
La croisière s’amuse <i>Monique Belloc</i>	p 51
Saint-Valentin <i>Nelly Bastide</i>	p 59
Le parfum des lilas <i>Evelyne André Guidici</i>	p 75
Un jour pas comme les autres <i>Marie-Hélène Boisier</i>	p 79
La rédemption de l’idiot <i>Fabrice Marzuolo</i>	p 89
Ordinateur de bord <i>Pascal Tozzi</i>	p 97
Bas morceaux <i>Laurent Dominguez</i>	p 113
Les abats <i>Jean-Luc Richelle</i>	p 117

CHEZ LE MEME EDITEUR

Ruptus
Bas-côté
Nelly Bastide

Gang de poules
Jean-Luc Richelle

Sage-femme du monde
Henriette Duvinage

Graviers
Neuf auteurs

Dix femmes
Renée Beauvieux

Ma mère a tout essayé
Jean-Luc Benguigui

Je suis blanc et je m'appelle M'Ba N'Goum
Jean-Luc Rémond

La Commune a 140 ans
M. Belloc - C. Huerta - J-L. Richelle

Organismes vivants
Myriam Eckert

Les éditions “ La Cause du Poulailler ” créées en décembre 2009 par quelques personnes qui vivent retirées au calme de la forêt girondine, souhaitent donner à lire la parole des modestes de l'écriture.

Au fil de découvertes et de coups de cœur, onze titres de livres ont été publiés. Pour la plupart, ils sont issus d'auteurs inédits jusque là. D'autres ouvrages sont en couvaison pour 2012 et abonderont au catalogue. Romans, Nouvelles, Témoignages, Cahiers, Traces, cinq collections sont nées au gré des rencontres avec des auteurs, des projets qui ont vu le jour et des textes qui ont été proposés. Dernièrement un accompagnement a été mis en place pour des écrits à petite diffusion mais dont le texte reste parrainé par un travail commun entre la maison d'édition et les auteurs.

Les textes choisis relèvent tous d'une expression authentique, originale ou nouvelle pour des auteurs qui se confrontent à ce défi d'écrire. Cela explique la diversité des écritures dans les différentes collections. Les éditeurs revendiquent leur appréciation subjective des lectures qui leur sont adressées. Ils privilégient des textes qui emportent leur conviction, s'interdisant d'en juger la qualité à l'aune d'une mesure littéraire élitiste mais valorisant la sensibilité, la simplicité et la force d'expression qu'ils ressentent du texte de l'auteur.

Chaque livre est un projet pris en compte par les éditeurs qui s'attachent à la relation qu'ils peuvent entretenir avec ceux qui écrivent et à l'accompagnement des projets de ces derniers. La sobriété des livres et le soin apporté à leur production traduit un état d'esprit dont l'ambition première est de d'affirmer et de partager le plaisir d'écrire et de lire.

Ils revendiquent une littérature populaire au sens d'un accès à de nombreux lecteurs. Aussi ne prétendent-ils pas entrer dans la concurrence du marché de l'édition, et préfèrent-ils encourager les auteurs dans une reconnaissance de leur création, sans rapport avec des principes du compte d'auteurs ou de l'auto-édition, plutôt que de devoir augmenter le prix de vente des livres au profit de la chaîne de diffusion, ce prix ne visant qu'à couvrir des frais engagés mais pas à engranger des bénéfices.

S'appuyant sur l'idée que la culture est un bien commun et vivant quand chacun l'alimente de sa fantaisie intérieure, le projet de l'association La Cause du Poulailleur s'articule en trois volets :

- recueillir et publier des manuscrits de romans, témoignages, nouvelles ;
- inscrire des paroles qui en sont habituellement empêchées dans l'univers du livre ;
- susciter dans l'événementiel des situations de lecture et d'écriture.

Les nombreux manuscrits reçus en deux ans, les commentaires de lecteurs mis en ligne, le goût de l'écriture suscité chez certains, le plaisir de la lecture découvert par d'autres, les moments partagés avec un public varié aussi bien en atelier d'écriture qu'en randonnées lecture, sont autant de pépites qui incitent les initiateurs de la Cause du Poulailleur à poursuivre. Chaque pas en avant découvre un filon de nouvelles pierres précieuses qui maintient l'enthousiasme. Tout cela n'aurait pas été possible sans de nombreux lecteurs qui témoignent leurs encouragements et leur soutien à ce travail entièrement bénévole.

Editions La Cause du Poulailler

POULAILLER : *n.m.* [pulaje] **1-** Bâtiment d'élevage de volailles de taille modeste, en particulier de poules. Le terme peut désigner également l'enclos d'élevage. Les volailles aiment vivre à l'extérieur mais le poulailler procure un abri contre la pluie et pour la nuit. Les poulaillers sont une forme d'agriculture domestique, souvent entretenus à l'échelle de petites unités vivrières, comme ressource d'appoint, pour les œufs qu'ils permettent d'obtenir, comme loisir ou pour les deux. Ils peuvent être considérés comme complémentaires à un jardin potager, car ses occupants peuvent être nourris des surplus ou déchets verts issus du potager. Le poulailler doit interdire l'accès aux prédateurs nocturnes : rats, belettes, visons, hérissons, buses, aigles, renards, blaireaux, fouines, etc... • *Un poulailler trop spacieux préjudicie sensiblement à la ponte (Parmentier Instit. Mém. scienc. 1806, 2^e sem. p. 34)* **2-** Fig. et fam. Dans une salle de spectacle le "poulailler" désigne familièrement la partie du théâtre élevée et la plus inconmode, les spectateurs y étant juchés par gradins comme sur un perchoir. Ce sont en général les places les moins chères, d'où fusent souvent les huées. (Synonyme : paradis.) **3-** Fig. et fam. Bicoque, place mal fortifiée, maison chétive. • *J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de Villars (Voltaire Lett. Richelieu, 9 janv. 1767)* **4-** Historique. Petite voiture de marchand d'œufs et, par extension, mauvaise et vieille voiture.

Etymologie : Polaille : wallon, poli.

Cet ouvrage a été imprimé par
Copy-Média à Mérignac
pour le compte des éditions
La Cause du Poulailler
en décembre 2011

